

## Chapitre premier :

### Introduction. La communication, témoin et mesure de la latinité.

I - DEFINITIONS : LANGUE VIVANTE ET LANGUE MORTE.

#### *Le latin comme langue maternelle*

De sa période la plus archaïque<sup>1</sup>, où il n'était l'idiome que d'une minorité de villageois jusqu'à son époque la plus tardive où il conquiert le rang d'instrument de communication générale dans la *Romania*<sup>2</sup>, espace géographique, humain, culturel et linguistique qui définira pour longtemps la plus grande partie de l'Occident européen, le latin a été une langue vivante. Son histoire a présenté d'étonnants contrastes, que l'historien de cette langue peut suivre au fil des siècles, de sa naissance à sa disparition. Ces termes, surtout le second, surprendront peut-être. Les stoïciens enseignaient que les langues vivent d'une existence semblable à celle des êtres animés : naissance, croissance, maturation, vieillesse et mort<sup>3</sup>. Cette image biologique d'un phénomène linguistique ne procure pas sans doute un modèle de représentation fidèle et universel. Certaines langues déclinent plus lentement que d'autres ; on a même pu écrire que, du mycénien au grec moderne, une seule langue a traversé le temps<sup>4</sup>. Il

---

1. Nous suivons G. DEVOTO, *Storia della lingua di Roma*, Bologne, 1940 et A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine* (6), Paris, 1952.

2. Sur l'apparition de ce concept dans l'Antiquité Tardive, P. COURCELLE, *Histoire littéraire des invasions germaniques* (3), Paris, 1964, p. 102 sqq. ; G. REICHENKRON, *Historische Latein-Altromanische Grammatik, I Teil : Das sogennante Vulgärlatein und das Wesen der Romanisierung*, Wiesbaden, 1965, p. 153 ; F. PASCHOUD, *Roma aeterna*, Rome, 1967, p. 9-21.

3. Sur l'histoire de ce concept, sur son utilité et sa validité scientifique, cf. B. MALMBERG, *Analyse du langage au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1983, p. 26.

4. C'est ce que suggérait pour le grec ancien et moderne le livre

y aurait plus d'exactitude à parler de vie et de mort d'une langue à propos du latin<sup>5</sup>.

Donnons à ce sujet quelques définitions. Par mort du latin, nous entendons la disparition de cette langue comme instrument de communication spontané, acquis de manière naturelle dès l'enfance, en dehors de toute pratique pédagogique spéciale<sup>6</sup>. On pourra aussi qualifier de langue maternelle le latin considéré sous cet aspect, par opposition aux langues secondes, apprises ultérieurement pour suppléer ce langage premier<sup>7</sup>. En d'autres termes, n'importe quel *infans* passant au stade de la parole articulée parlait à Rome le latin. Ce latin pouvait varier, selon le rang social et le niveau culturel de la famille du sein de laquelle il était né ; mais il était le mode naturel de la communication orale. Il passerait peut-être quelque

---

d'H. PERNOT, *D'Homère à nos jours*, Paris, 1921. Depuis, on a pu ajouter J. CHADWICK, *Le déchiffrement du linéaire B, aux origines de la langue grecque*, Paris, 1972. De nombreux travaux permettent de suivre la transformation - mais non la mutation - chronologique de la langue grecque. Citons R. BROWNING, *Mediaeval and modern Greek*, Londres, 1969, ainsi que les études d'A. MIRAMBEL, *Participe et gérondif en grec médiéval et moderne*, in *BSL*, t. 56, 1, 1961, p. 47-79 ; *Essai sur l'évolution du verbe en grec byzantin*, in *BSL*, t. 61, 1, p. 167-190 ; *Grammaire du grec moderne*, Paris, 1977.

5. La recherche moderne a pu enregistrer la disparition de nombreuses langues, qui se sont effacées avec l'extinction des derniers locuteurs, parfois presque sous les yeux des enquêteurs. Cf. une présentation générale de cette question dans G. STEINER, *Après Babel*, Paris, 1978 (ed. angl., 1975), p. 58 sqq. et des cas particuliers dans W. F. LEOPOLD, *The decline of german dialects*, in *Readings in the sociology of language*, publiés par J. A. FISHMAN, (La Hague-Paris, 1968), p. 340-364 ; A. DE VINCENZ, *Disparition et survivances du francoprovençal*, in *Beihefte zur ZRPh*, t. 136, Tübingen, 1974 ; P. BEC, *La langue occitane (3)*, Paris, 1973... La revue *Langages* a publié, sous la direction de J. B. MARCELLESI, un numéro, *Glottopolitique*, t. 83, 1986, qui offre une bibliographie importante de ce phénomène et de son cadre idéologique et social. Toutefois, ces exemples n'ont de valeur qu'analogique : le changement ne provient pas de l'intérieur du système linguistique, mais d'une permutation d'un code à un autre.

6. Sur cette notion, cf. B. MALMBERG, *Analyse*, chap. 18, *Apprentissage du langage*, p. 292-307 et *infra*, chap. II, p. 000.

7. Sur les problèmes du bi- et du plurilinguisme, M. VAN OVERBREKE, *Introduction au problème du bilinguisme*, Bruxelles-Paris, 1972 ; sur cet aspect du Moyen Age, B. BISCHOFF, *The study of foreign languages in the Middle Ages*, in *Mittelalt. Stud.*, t. 2, 1961, p. 227-246 ; sur l'usage du grec et du latin dans l'Empire, P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident de Macrobie à Cassiodore (2)*, Paris, 1948 et surtout G. BARDY, *La question des langues dans l'Eglise ancienne*, Paris, 1947 ; mise au point plus récente de G. DAGRON, *Aux origines de la civilisation byzantine: langue de culture et langue d'état*, in *RH*, t. 241, 1969, p. 23-56 et synthèse de G. NEUMANN et J. UNTERMANN, *Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit*, Bonn, 1980.

jour au stade supérieur de la communication écrite, si le *litterator* pouvait prodiguer ses leçons au *puer*. Le *grammaticus* l'instruirait de littérature et de grammaire. Le *rhétor*, enfin, lui ouvrirait l'accès à la communication orale codifiée de manière savante<sup>8</sup>.

Choisissons, par exemple, une période : le dernier siècle de la République. L'Espagne, l'Afrique et le Sud de la Gaule étaient alors en cours de latinisation<sup>9</sup>. Cela signifie que la langue maternelle des locuteurs natifs de ces pays était peu à peu remplacée par une langue importée, mais qui, au bout de quelques générations, était devenue à son tour langue première - ou langue maternelle - des locuteurs indigènes<sup>10</sup>. Quels que soient les conflits linguistiques en cours, et les variations dans l'espace et dans le temps de la latinité, celle-ci était vivante dans la mesure où, d'après notre définition, elle était la langue apprise spontanément par tous les locuteurs et où, à ce titre, elle offrait un moyen efficace, général et naturel de communiquer. Nous n'insisterons pas sur l'extension géographique de la romanisation et sur les problèmes que posent sa profondeur, sa vigueur, sa résistance : ce sont des données établies et bien connues, voire sûres, même si elles sont susceptibles d'être précisées<sup>11</sup>. Il nous importe surtout d'en tirer quelques réflexions générales.

Le latin fut la langue vivante de la *Romania*. Son existence, même si elle s'est prolongée selon toute vraisemblance au-delà de la chute de l'Empire en Occident, a connu un terme dont la place est discutée, mais l'existence certaine. Cela signifie qu'outre cette limite, tout locuteur naissant sur l'ancienne aire linguistique latine

---

8. Ces étapes ont été tracées par H.I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* (6), Paris, 1965 et *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (4), Paris, 1958.

9. Sur les aspects linguistiques et chronologiques de la conquête, G. REICHENKRON, *Historische*, chap. B, *Die Romanisierung, fördernde Faktoren*.

10. Ces connaissances ont été exposées dans les grands ouvrages de romanistique : G. GRÖBER, *Grundriss der romanischen Philologie*, 1-3, Strasbourg, 1904-1906 ; W. MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes*, 4 vol., Paris, 1890-1902 ; E. BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane* (4), Paris, 1948 et P. BEC, *Manuel pratique de philologie romane*, t. 1, Paris, 1970 et t. 2, Paris, 1971. L'état récent des connaissances a été donné par G. REICHENKRON, *Historische*, p. 165 sqq.

11. Cette histoire se confond avec celle de l'expansion romaine et de l'implantation de la civilisation antique : sa bibliographie est donc sans limites. Nous renvoyons à celles, copieuses, données par les précieux volumes de la collection *Nouvelle Clio* (J. HEURGON, C. NICOLET, P. PETIT). L'esprit de cette conquête a été résumé par Virgile, *Énéide*, 6, 851-853 : *Tu regere imperio populos, Romane memento// (hae tibi sunt artes), pacisque imponere morem, // parcere subiectis et debellare superbos*. Le concept d'assimilation linguistique est suggéré en 8, 722-723 : *incedunt uictae longo ordine gentes, // quam variae linguis, habitu tam uestis et armis*.

et apprenant sa langue maternelle acquerrait la maîtrise d'une expression orale qui était non plus romaine, mais romane. C'est seulement à ce moment qu'il devient exact de parler de mort du latin<sup>12</sup>. Deux facteurs purent en retarder l'apparition et sa perception. D'abord, cette mutation de la langue pouvait subir des variations dans le temps et dans l'espace : espace géographique, la chronologie de ces changements ayant pu différer selon les régions considérées<sup>13</sup> ; espace humain : certaines couches de la société, certains groupes ont pu préserver un usage naturel qui aurait maintenu une vivante pratique du latin, même au niveau de l'apprentissage enfantin<sup>14</sup>.

En outre, dans le cas d'une communication entre locuteurs latinophones et locuteurs romanophones, il put se produire un maintien de la compréhension dans le sens uniquement passif de récepteurs<sup>15</sup>.

---

12. Des éléments de discussion autour de ce thème ont été présentés par L. TRAUBE, *Vorlesungen und Abhandlungen* (2), 3 vol., t. 2, Munich, 1965 (réédition de travaux publiés en 1911), p. 31-50. Le philologue allemand incluait déjà une opposition entre la vie du latin parlé (qu'il interrompait vers 600) et l'existence du latin littéraire médiéval (qu'il hésitait à classer). Ces vues ont été reprises et approfondies par P. LEHMANN, *Erforschung der Mittelalter*, t. 2, Leipzig, 1959, p. 62-81, selon qui la langue latine se survit au-delà du VI<sup>e</sup> siècle et n'aurait jamais cessé d'être une langue vivante au sens large, compte tenu de la vitalité des créations littéraires médiévales. C'est aussi le jugement de C. MOHRMANN, *Le problème de la continuité de la langue littéraire*, in *Settimana 9*, Spolète, 1961, p. 328-349 et 361-375.

13. Ces questions sont soulevées par l'exemple de la dialectologie appliquée aux langues et dialectes modernes. Ses méthodes et sa problématique ont été exposées par S. POP, *La dialectologie*, 2 vol., Bruxelles, 1950 ; leur mise à jour sous une forme commode a été réalisée à propos de l'aire italienne par M. CORTELAZZO, *Avviamento critico allo studio della dialectologia italiana. Problemi et metodi*, Pise, 1976.

14. Ces recherches appartiennent à la dialectologie sociale, qu'un néologisme bien établi chez une partie des linguistes dénomme sociolinguistique. Le livre de M. Cortelazzo (*Avviamento*) comporte deux importants chapitres sur cette discipline : V, *Dialectologie sociologique* (p. 138-162) et VI, *Dialecte et société en Italie* (p. 163-228). On s'y est référé, ainsi qu'aux introductions parues depuis une dizaine d'années : B. GARDIN, J. B. MARCELLESI, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, 1974 ; J. A. FISHMAN, *Sociolinguistique*, Bruxelles-Paris, 1975 ; J. GARMADI, *La sociolinguistique*, Paris, 1981. Les travaux les plus éclairants que nous ayons pu employer pour notre réflexion sont ceux de W. LABOV, notamment *Sociolinguistique*, Paris, 1976 et *Le parler ordinaire*, 2 vol., Paris, 1977, sans oublier les recherches de B. BERNSTEIN, *Langage et classes sociales*, Paris, 1975 (trad. d'ouv. parus en anglais). Cette documentation et les types de raisonnements qui l'exploitent ne sont applicables à l'Antiquité Tardive et au haut Moyen Age comme modèles d'analyse que transposés et adaptés.

15. Cette hypothèse appartient à la catégorie des interprétations diglossiques, sur lesquelles nous reviendrons plus bas dans ce

Nous aurons à regarder de plus près ces restrictions. Mais, au niveau le plus général, disons qu'à partir du moment où le latin a cessé d'être la langue spontanée d'une communauté humaine importante, il a quitté le monde des langages vivants au sens strict et étroit du terme. Son existence s'est prolongée, c'est évident, comme langue parlée acquise artificiellement, et comme langue écrite. On peut même convenir, à la limite, que pour Alcuin, dont la langue maternelle fut le dialecte de Northumbrie, le latin devint une véritable langue vivante, plus vivante pour lui qu'il ne l'était pour les fidèles du continent dont le parler naturel avait effectué sa mutation romane<sup>16</sup>.

### *Métamorphose du latin et communication*

Cette analyse nous conduit à une deuxième définition. Le concept de mort du latin est naturellement lié à la notion de naissance des langues romanes<sup>17</sup>. L'un et l'autre sont les deux faces distinctes, mais indissociables, d'un même phénomène, aussi imbriqués que le recto et le verso d'une même surface. Mais leur existence, ainsi interdépendante, ne doit pas masquer la réalité d'une discontinuité. Sans entrer dans des analyses qui n'ont pas leur place ici, soulignons une vérité dont l'évidence fut parfois négligée : quoique les langues romanes soient issues du latin, elles ne sont plus le latin, même au sens le plus large possible<sup>18</sup>. Les locuteurs n'ont pas indéfiniment

---

chapitre.

16. Cf. *infra*, chap. VI.

17. On se rapportera aux ouvrages cités *supra*, n. 10 et notamment à G. REICHENKRON, *Historische*, p. 357 sqq. En outre, cf. un recueil, commode et significatif, d'articles qui ont fait date, édité par R. KONTZI, *Die Entstehung der romanischen Sprachen*, Darmstadt, 1980 et surtout les commentaires énoncés sur cette publication par M. VAN UYTFANGHE, *Histoire du latin, protohistoire des langues romanes et reconstruction*, in *Francia*, t. 11, 1984, p. 579-613 (bibliographie exhaustive). L'image d'une naissance revient à W. VON WARTBURG, *Die Entstehung der romanischen Völker*, Berne, 1939, qui qualifia le canon 17 du concile tenu à Tours en 813 (sur celui-ci, cf. *infra*, ch. VII), d' "acte de naissance des langues romanes".

18. Nous avons renoncé à recueillir les *sententiae* soutenant la thèse inverse. La plus récente est celle de M. RICHTER, *A quelle époque a-t-on cessé de parler latin ? A propos d'une question mal posée*, in *Annales ESC*, t. 38, 1983, p. 439-448. L'auteur y affirme "qu'en fait, on n'a jamais cessé de parler latin (p. 439)". La question avait été posée vingt ans plus tôt par DAG NORBERG, dans la même revue (cf. réf. *infra*, n. 37), en des termes suffisamment précis et nuancés pour échapper à l'intitulé choisi pour cette nouvelle contribution. Quelle que soit la conception que l'on a adoptée de la notion de frontière linguistique, elle partage le latin et le roman de manière irréductible, comme le répétait récemment A. MARTINET, *Fonction et dynamique des langues*, Paris, 1989, p. 40. Nous avons essayé de serrer cette notion difficile en nous appuyant sur des travaux importants de dialectologie gallo-romane dans un article, *Géographie linguistique et linguistique diachronique*, in *Via Domitia, Annales de l'Université de Toulouse-II*, t. 24, 1980,

continué de parler un latin qui, un jour précis et extraordinaire, se serait avéré être du français, de l'espagnol, ou du sarde.

Une telle conception effacerait le changement profond par lequel une langue parlée devient étrangère à elle-même, en un mystérieux procès d'autoallophonie. La plus élémentaire des typologies contrastives montrera à l'évidence des différences structurales respectives, entre les différentes langues romanes et le latin<sup>19</sup> : rupture et non continuité ; non pas modification, mais métamorphose<sup>20</sup>. Nierait-on, par exemple, malgré leur parenté évidente, la distinction entre l'espagnol et l'italien<sup>21</sup> ? Il s'agit d'un raisonnement analogique, évidemment, puisque ces deux langues présentent un net contraste en synchronie et non en diachronie ; en fait, chacune des langues romanes offre une individualité encore plus forte par rapport au latin que chacune d'entre elles par rapport aux autres. Aussi devons-nous garder présents en mémoire, au cours de cette recherche, que la période du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle a été le théâtre d'une révolution linguistique, autrement dit d'une solution de continuité.

Deux questions se posent aussitôt. D'abord, cet hiatus apparaît-il en une période brève ou longue ? Ensuite, comment a pu se maintenir en ces siècles le fonctionnement de la communication<sup>22</sup> ? Pour y voir clair, trois types de communication doivent être

p. 9-43. La question qui reste ouverte est celle de l'épaisseur du réseau d'isoglosses qui sépare le latin du roman à travers le temps, et non plus à travers l'espace. Ce sera l'objet de la discussion de la dernière partie de ce travail, *infra*, chap. IX.

19. Un tel tableau a été esquissé par J. HERMAN, *Le latin vulgaire*, Paris, 1967, dans sa séduisante discussion sur la date à laquelle on a cessé de parler latin, p. 114-121 ; cette voie n'a, malheureusement, pas encore été suivie. L'étude de C. LEHMAN, *Zur Typologie des lateinischen*, in *Glotta*, t. 7, 1979, p. 237-253, n'offre qu'une ébauche sommaire de typologie contrastive entre le latin et le turc.

20. Sur ce point, nous renvoyons à notre analyse linguistique proposée au chap. IX, et notamment aux pages consacrées à la notion de typologie contrastive latin // roman.

21. Une typologie synchronique des langues romanes est présentée par W. MEYER-LÜBKE, *Grammaire* ; par P. BEC, *MPhR*, t. 1 et 2, par K. BALDINGER, *La formación de los dominios lingüísticos en la península ibérica (2)*, Madrid, 1972. Les comparaisons sont fondées sur la phonologie, la morphologie, la syntaxe et le lexique ; elles tiennent moins compte du phrasé et de la *proprietas idiomatos*, comme dirait Jérôme (ep. 57).

22. C'est ici que notre recherche ressortit particulièrement à la sociolinguistique, telle qu'elle a été définie dans les ouvrages cités précédemment, n. 14. Elle relèverait aussi des théories de l'information et de la linguistique quantitative : cf. O. SZEMERENYI, *Richtungen der modernen Sprachwissenschaft*, t. 1, *Von Saussure bis Bloomfield*, Heidelberg, 1971, p. 70-73 et B. MALMBERG, *Analyse*, ch. 15, p. 245-260.

distingués : entre lettrés (latinophones), entre illettrés (déjà romanophones) et entre lettrés et illettrés. Ce sont la deuxième et la troisième catégorie qui posent les problèmes les plus difficiles. Car, comment, d'une génération à l'autre, fut assurée la continuité de la parole, en même temps qu'était mise en place la structure d'un parler neuf ? Nous entrons ici dans le vif de notre sujet : les pages qui suivent tenteront de préciser, de mieux poser ces questions, de les élargir et de les approfondir, mais aussi d'y répondre.

## II - PROBLEMATIQUE : DATES ET ECOLES

Etudier la fin du latin comme langue vivante revient donc à rechercher la date de passage du latin au roman. On parlera plutôt de période, car la notion de date impose à l'esprit une conception de la chronologie trop ponctuelle en matière d'histoire des langues. Même compte tenu de cette rectification préalable, le phénomène n'a pas fait l'objet d'une datation précise qui soit unanimement acceptée par les spécialistes. Toutes les thèses ont été en fait soutenues, si bien qu'on pourrait considérer à bon droit que le tour complet des hypothèses possibles se trouve déjà - et depuis longtemps - dans les dossiers. On peut classer en trois catégories principales les différentes écoles qui se sont opposées ou complétées sur ce problème, sans entrer dans le détail menu de ces travaux. Il existe en effet de bonnes synthèses qui offrent des états de la question fournis, et certains sont récents<sup>23</sup>.

### *Disparition du latin avant 500*

La première école regroupe les spécialistes qui ont soutenu que le latin a cessé d'être une langue vivante à une époque très précoce dans l'histoire de l'Occident. Il s'y rencontre, naturellement, des positions extrêmes. Des divergences significatives auraient affecté le latin dès l'époque de Plaute, si l'on en croit les travaux d'E. Pulgram<sup>24</sup>. Une idée plus mesurée a été soutenue par G. Bonfante, qui

---

23. Nous pensons avant tout aux publications de M. VAN UYTFANGHE, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français*, in *Romanica Gandensia*, t. 16, 1976, p. 5-89 et *Histoire*, cité supra, n. 17. La première étude offre un état très détaillé du point de vue moderne sur cette recherche ; la seconde complète la bibliographie de la première - de manière exhaustive, autant que nous puissions en juger. Il serait intéressant d'enrichir cette documentation par un peu d'archéologie du savoir ; remonter aux lettrés du Cinquecento, aux humanistes, à Du Cange, etc...donnerait sans doute une dimension historique au dossier. Les idées d'H. SCHUCHARDT, par exemple, sur la question (*Der Vokalismus der Vulgärlateins*, 1-3, Leipzig, 1866-1868) méritent toujours l'attention.

24. E. PULGRAM, *Latin-romance phonology : Prosodics and metrics*, New-York, 1976. Ces idées ont fait école : E. LIENART, *Accent tonique et hexamètre dactylique*, in *L'accent latin. Colloque de Morigny du*

place tout de même les débuts de l'italien dès le premier siècle de notre ère<sup>25</sup>. Les thèses les plus classiques de cette école ont situé aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles la période décisive. C'est la datation retenue par les philologues romanistes allemands de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, F. Diez, G. Gröber, W. Meyer-Lübke<sup>26</sup>. Elle a rapidement été tenue pour une idée reçue dans les manuels de romanistique d'abord, dans les différents ouvrages traitant de la période considérée ensuite, et ce jusqu'à nos jours.

Ses conclusions ont été reprises, amplifiées et illustrées par une brillante et célèbre étude de l'historien F. Lot, qui a, en quelque sorte, proposé la formulation canonique de la question<sup>27</sup>. La richesse de l'information et la vigueur du raisonnement n'empêchent pas, malgré tout, le lecteur d'éprouver en l'étudiant une certaine insatisfaction. Car l'historien n'a guère montré de sympathie pour cette période difficile de l'Europe<sup>28</sup>, et sa vision se ressent par trop des jugements

---

19/5/1979, *Civilisations (Paris-IV)*, t. 6, 1982, p. 6-19.

25. G. BONFANTE, *Quando si è incominciato a parlare italiano ? Criterii fonologici*, in *Festschrift W. Von Wartburg*, Basel, 1969, p. 21-46. Ce linguiste a réaffirmé son point de vue de manière plus détaillée dans sa récente contribution, *La lingua parlata nell'età imperiale*, in *ANRW*, II, 29, 1, 1983, p. 413-452.

26. Cités *supra*, n. 10 et n. 23. F. DIEZ, *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. 1-3, Bonn, 1870-1872, est, on le sait, le fondateur de la grammaire comparée des langues romanes. Aux noms précédemment indiqués, on ajoutera H. LAUSBERG, *Romanische Sprachwissenschaft*, Berlin, 1956 (4 vol.) et G. ROHLFS, *Romanische Philologie*, t. 1-2, Heidelberg, 1950-1952. Il y faudrait joindre des philologues spécialisés dans telle ou telle étude romane (espagnol, français - on ne peut pas ne pas citer J. GILLIERON, le fondateur de la dialectologie gallo-romane, etc...) ; mais la présentation des thèses que nous faisons ne prétend pas être un bilan complet. Précisons en outre que les positions de nombreux philologues en matière de chronologie dans le changement du latin aux langues romanes est, soit implicite, soit explicite, mais sans que, souvent, une réflexion particulière justifie leur choix. Un des exposés les plus clairs et les plus complets sur ces temps de transitions a été donné par F. BRUNOT, *Histoire de la langue française (2)*, t. 1, 1966 (avec une mise à jour bibliographique remarquable due à J. BATANY), quoiqu'il ne concernât que l'espace linguistique gallo-roman.

27. F. Lot, *A quelle date a-t-on cessé de parler latin en Gaule ?* in *ALMA*, t. 6, 1931, p. 97-159. On n'a pas assez remarqué que cet article, de l'aveu même de son auteur, était une réponse à celui qu'avait publié dix ans plus tôt H. F. Muller (cité *infra*, n. 31), dont F. Lot voulait démontrer l'erreur.

28. C'est en effet quelques années plus tôt que F. Lot venait de publier son livre sur *La fin du monde antique et le début du Moyen Age*, Paris, 1927, si sévère à l'égard de ces temps qu'il devait susciter un demi-siècle plus tard une critique très vive d'H.I. MARROU, *Décadence romaine ou antiquité tardive ?*, Paris, 1977, p. 181.



partiaux sur l'Antiquité tardive et chrétienne qu'avaient portés deux siècles plus tôt les érudits du temps de l'*Aufklärung*, avant leurs héritiers du XIX<sup>e</sup> siècle, formés à l'école d'un positivisme sans indulgence<sup>29</sup>. Cette excessive sévérité dans la représentation du Bas Empire et des premiers siècles du Moyen Âge s'accompagnait naturellement d'une description peu favorable du latin tardif, qu'on appelait alors le bas latin, tandis que les auteurs du IV<sup>e</sup> siècle et des suivants étaient dits de basse époque ou décadents<sup>30</sup>. Tristes temps, mauvais auteurs, langue corrompue : la triade semblait bien établie.

#### *Disparition du latin après 700*

La réaction contre ces idées extrémistes est apparue depuis le début de notre siècle dans l'"école américaine" fondée par H.F.Muller<sup>31</sup>. Ce dernier a sûrement réagi de manière exagérément optimiste, en ne voyant notamment dans l'époque mérovingienne qu'un développement de la liberté, de la démocratie et de la créativité, animées par le triomphe du christianisme et sa diffusion dans les masses. Il concluait de ses études que la langue parlée en Gaule était

---

29. Nous pensons bien entendu aux enseignements de Montesquieu et de Gibbon, d'abord, puis aux travaux des historiens positivistes du siècle suivant. La nécessité de refaire et de relire l'histoire des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles après ces recherches - et souvent à leur rencontre - a été exposée dans plusieurs ouvrages récents, et notamment par J. FONTAINE, au t. 1 de son édition de la *Vita Martini* (Introduction, p. 171 sqq.), Paris, 1967, par P. BROWN, *The Making of Late Antiquity*, Berkeley, 1978 et récemment par K.F. WERNER, *Les origines*, Paris, 1984, t. 1 de l'*Histoire de France* dirigée par J. Favier. On retire une impression semblable des synthèses de TH. SCHIEFFER, *Europa im Wandel von der Antike zum Mittelalter*, Stuttgart, 1976 et de M. DURLIAT, *Des barbares à l'an mil*, Paris, 1985.

30. Rien n'est plus significatif à ce titre que la lecture de la thèse d'H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*. Parue en 1936 (Rome) et complétée en 1948 par des *Retractationes* à l'imitation d'Augustin, elle permet de mesurer combien même la pensée d'un maître pourtant peu suspect d'antipathie pour ces *tempora christiana* a dû s'arracher aux préjugés de son temps pour parvenir à une appréciation sereine de l'époque.

31. Les publications d'H.F. MULLER, ont été assez importantes ; articles : *When did Latin cease to be a Spoken Language in France ?* in *The Romanic Review*, t. 12, 1921, p. 318-334 ; *On the Use of the Expression Lingua Romana from the First to the Ninth Century*, in *ZRPh*, t. 43, 1923, p. 9-19 ; *The Passive Voice in Vulgar Latin*, in *The Rom. Rev.*, t. 15, 1924, p. 68-93 ; *Phénomènes sociaux et linguistiques. Un cas démontrable de concordance entre phénomènes d'ordre social et phénomènes d'ordre linguistique*, in *Word*, t. 1, 1945, p. 121-131 ; livres : *A Chronology of Vulgar Latin*, Halle, 1929 ; (en collaboration avec son élève P. TAYLOR), *A Chrestomathy of Vulgar Latin*, Boston, 1932 ; *L'époque mérovingienne. Essai de synthèse de philologie et d'histoire*, New-York, 1945.

restée latine jusqu'au troisième quart du VIII<sup>e</sup> siècle. Ses élèves ont soutenu - avec des nuances importantes - les idées du maître, en d'importants travaux qui furent publiés entre les deux guerres mondiales<sup>32</sup>. Le latin serait resté, d'après eux, une langue vivante en pleine évolution jusque vers 770 en Gaule ; plus tard encore en Italie et en Espagne. L'hiatus entre la date de sa mort et les premiers *testimonia* de la naissance des langues romanes se serait ainsi réduit à une génération ou deux<sup>33</sup>.

Ces conceptions ont provoqué des réactions opposées les unes aux autres. Tout récemment, divers chercheurs semblent s'être ralliés à une périodisation vraiment très tardive, comme M. Richter, G. Sanders, R. Wright ou même P. Zumthor<sup>34</sup>. Ceux-ci considèrent que la rupture entraînant la fin du latin comme langue de communication générale se serait produite vers 800 (M. Richter, R. Wright), ou même encore plus tard (G. Sanders, P. Zumthor). Leur travail repose, il est vrai, sur une certaine ambiguïté. En effet, ils ne nient pas que la langue parlée populaire ne soit devenue depuis déjà longtemps protoromane, mais ils contestent l'idée que les locuteurs latinophones aient eu clairement conscience que les différences séparant leur propre parole de celle des illettrés - et réciproquement - étaient telles qu'il s'agissait en fait de deux langues différentes.

Cette théorie repose<sup>35</sup> sur l'emploi d'un concept linguistique nouveau et difficile à manier, celui de diglossie, inventé au début des années 50. L'application la plus systématique et la plus rigoureuse de ce concept à nos siècles a été présentée il y a plus de vingt ans par le linguiste H. Lüdtke<sup>35</sup>. Ce dernier semble également considérer que le partage entre le latin et le roman a été tardif ; mais il ne précise pas (volontairement ?) quel décalage serait intervenu entre la transformation de la langue parlée en un idiome nouveau, et la prise de conscience de ce phénomène par les lettrés. Nous nous attacherons dans notre dernier chapitre à déterminer dans quelle mesure cette théorie est valide. Nous tâcherons à ce moment d'en préciser la teneur, la portée immédiate et les implications générales,

---

32. M.A. PEI, *The Language of the Eighth Century Texts in Northern France. A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and other Sources*, New-York, 1932 ; L.F. SAS, *The Noun Declension System in Merovingian Period*, Columbia, 1937 ; P. TAYLOR, *The Latinity of the Liber Historiae Francorum*, New-York, 1924.

33. Cf. *infra*, chap. VI et chap. VIII.

34. M. RICHTER, *A quelle date ? et Die Sprachenpolitik Karls des Grossen*, in *Sprachwissenschaft*, t. 7, 1982, p. 412-437 ; G. SANDERS, *Le remaniement carolingien de la Vita s. Bathildae*, in *Anal. Boll.*, t. 100, 1982, p. 411-428 ; R. WRIGHT, *Speaking, Reading and Writing Late Latin and Early Romance*, in *Neophil.*, t. 60, 1976, p. 178-189 et *Late Latin and Early romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982 ; P. ZUMTHOR, *Un trompe-l'oeil linguistique ? Le refrain de l'aube bilingue de Fleury*, in *Romania*, t. 105, 1984, p. 171-192.

35. H. LÜDTKE, *Die Entstehung romanischer Schriftsprachen*, in *Vox Romanica*, t. 23, 1964, p. 3-21.

car seuls les *testimonia* que nous allons aborder au cours de notre recherche nous ont paru offrir une base suffisante pour juger si une telle théorie offre un modèle qui permette vraiment de reconstituer le passé linguistique des langues romanes dans leur phase primitive, et de la latinité dans sa phase ultime<sup>36</sup>.

H.F. Muller avait construit son tableau de l'époque mérovingienne autour de sa conviction dans le progrès spirituel, à laquelle il associait sa foi en la créativité linguistique, même en ces siècles que d'aucuns appelèrent obscurs. Sa vision de l'Occident latin du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle s'identifiait donc largement aux conceptions que nous ont léguées les érudits et penseurs chrétiens, d'Erasme à Bossuet<sup>37</sup>. Elle représentait une réaction antinomique à une dépréciation exagérée de la période considérée et invitait les chercheurs à adopter une position plus mesurée et plus nuancée<sup>38</sup>.

### *Disparition du latin après 600*

Une troisième école existe. Elle place la disparition du latin dans une période plus raisonnablement équilibrée, entre les deux extrêmes énumérés précédemment. Cette datation, en somme moyenne,

---

36. Cf. *infra*, chap. IX, p. 731 sqq.

37. L'esthétique d'Erasme dans son rapport à la littérature chrétienne antique et médiévale a été analysée par J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, Paris, 1981. Sur l'évolution des conceptions de la beauté et de l'esthétique antique, classique puis chrétienne, nourries par Erasme et Bossuet, A. MICHEL, *La parole et la beauté. Rhétorique et esthétique dans la tradition occidentale*, Paris, 1982, p. 232 sqq., p. 282.

38. Au *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet s'opposent radicalement les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* de Montesquieu. D'une certaine manière, la recherche moderne a poursuivi à partir du XIX<sup>e</sup> siècle l'ancien débat qui opposa dès les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles les intellectuels chrétiens et païens autour de la notion de civilisation, de la conception de la culture, et de l'idée de progrès spirituel, débat dont le *De ciuitate Dei* constitue l'aboutissement antique. Dans la tradition de l'oeuvre monumentale de S. LE NAIN DE TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. 5-16, Paris, 1698-1712, les historiens contemporains ont développé des points de vue de plus en plus positifs non seulement sur l'Antiquité Tardive, mais même sur les temps mérovingiens. Nous renverrons simplement aux publications toutes récentes de K. F. WERNER, *Du nouveau sur un vieux thème, Les origines de la 'noblesse' et de la 'chevalerie'*, in CRAI, 1985, p. 186-200 et *Origines*, où l'auteur, dans son *Bilan des temps mérovingiens*, p. 349-362, invite le lecteur à avoir "la liberté de jugement d'un Mabillon, pour qui le VII<sup>e</sup> siècle fut le véritable 'âge d'or de la Gaule' (p. 351)". Edifiée sur des bases plus solides, on retrouve la thèse chère à H.F. Muller : mais peut-être faudra-t-il modérer l'optimisme rétrospectif d'une telle vision ?

s'étend du VI<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle. La formulation la plus scientifique en a été donnée par D. Norberg<sup>39</sup>. D'après ce savant, la langue parlée populaire serait restée de structure latine jusqu'en 600, et elle serait incontestablement devenue romane après 800. Le philologue suédois ajoutait qu'entre ces deux dates l'une ou l'autre dénomination pouvait convenir<sup>40</sup>. Le VI<sup>e</sup> siècle est donc ajouté à la période "antique tardive". Cette vue était déjà celle du grand spécialiste de Grégoire de Tours, Max Bonnet : le chapitre d'introduction à sa thèse offre une analyse encore remarquable, près d'un siècle après sa publication, de la situation linguistique du VI<sup>e</sup> siècle en Gaule<sup>41</sup>. Cette périodisation a été reprise, avec quelques nuances, par E. Löfstedt<sup>42</sup>, Chr. Mohrmann<sup>43</sup>, G. Reichenkron<sup>44</sup>. Elle représente une sorte de vulgate

---

39. Parmi les nombreuses et importantes publications de ce savant, il convient de citer les travaux en rapport étroit avec le sujet de notre recherche : *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellateins*, Upsal, 1943 ; *Beiträge zur spätlateinischen Syntax*, Upsal, 1944 ; *La poésie latine métrique du haut Moyen Age*, Stockholm, 1958 ; *Le développement du latin en Italie de saint Grégoire le Grand à Paul Diacre*, in *Settimana* 5, Spolète, 1958, p. 485-503 et 519-537 ; *A quelle époque a-t-on cessé de parler latin en Gaule ?* in *Annales ESC*, t. 21, 1966, p. 346-356 ; *Manuel pratique de latin médiéval*, Paris, 1968 ; *L'oeuvre poétique de Paulin d'Aquilée*, Stockholm, 1984 ; *L'accentuation des mots dans le vers latin du Moyen Age*, Stockholm, 1985 ; *Les vers latins iambiques et trochaïques au Moyen Age et leurs répliques rythmique*, Stockholm, 1988.

40. DAG NORBERG, *Syntaktische Forschungen*, p. 21 : "Es ist gewissermassen eine Frage der Terminologie, ob man die Volkssprache der Merowinger Zeit lateinisch oder romanisch nennen soll. Vor dem Jahre 600 kann man die Volkssprache lateinisch nennen, nach dem Jahre 800 romanisch. Für die Zwischenzeit dürfte die eine wie die andere Benennung möglich sein".

41. M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890. D'un point de vue épistémologique, il est regrettable que les résultats très solides de cette thèse n'aient pas éveillé d'échos auprès des philologues romanistes de cette époque, qui ont dûment enregistré le travail produit sans argumenter pour ou contre les attendus de ses observations, notamment dans le domaine de la communication. En outre, il serait plus juste de placer à cette date, et non en 1911, lors de la parution du *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, publié à Upsal par E. LÖFSTEDT, les véritables débuts des études scientifiques qui concernent le latin tardif.

42. E. LÖFSTEDT, *Late latin*, Oslo, 1959, p. 14. Le grand philologue ajoutait à ce sujet une intéressante précision ; il suggérait en effet que la date proposée par H.F. Muller, quoique trop tardive, était peut-être malgré tout assez proche de la vérité.

43. C. MOHRMANN, *Les formes du latin dit "vulgaire"*. *Essai de chronologie et de systématisation de l'époque augustéenne aux langues romanes*, in *Actes du premier congrès de la FIEC*, Paris, 1952, p. 207-220 ; *Latin vulgaire, latin des chrétiens, latin médiéval*, Paris, 1956 ; *Le latin prétendu vulgaire et l'origine des langues romanes*,

de la question, admise par une partie des philologues latinistes de notre temps<sup>45</sup>, par certains historiens<sup>46</sup> (mais non pas par les romanistes<sup>47</sup>).

Diverses questions doivent être reprises. Tout d'abord, comment juger et classer le VII<sup>e</sup> siècle ? Latin ou roman ? On aimerait en savoir plus sur ce point, d'autant plus qu'à diverses reprises, Dag Norberg lui-même a montré par quelles voies on pouvait resserrer la fourchette chronologique qu'il avait proposée<sup>48</sup>. Ensuite, rien ne prouve actuellement de manière décisive que cette datation à mi-chemin des

in *Centre de Philologie romane*, Strasbourg, 1961, p. 90-98. C'est plutôt le début du VII<sup>e</sup> siècle qui y est retenu comme terme du latin en tant que langue parlée.

44. G. REICHENKRON, *Historische*, semble en effet partager ces points de vue.

45. Dans sa dernière publication, A. ERNOUT, *Du latin aux langues romanes*, in *RPh*, t. 43, 1969, p. 7-14, acceptait aussi le VIII<sup>e</sup> siècle comme période finale du latin en tant que langue vivante. Cela est également l'opinion de P. FLOBERT, *Les verbes déponents latins, Des origines à Charlemagne*, Paris, 1975, notamment dans sa conclusion, p. 587. J. HERMAN peut se ranger dans cette école (*Le latin vulgaire*, p. 118), ainsi que probablement M. VAN UYTFANGHE, *Le latin des hagiographes ; Latin mérovingien, latin carolingien et **scripta romana rustica**, rupture ou continuité ?* in *D'une déposition à un couronnement, 476-800*, Bruxelles, 1977, p. 65-88 et *L'hagiographie et son public à l'époque mérovingienne*, in *Studia patristica*, t. 16, 2, Berlin, 1985, p. 54-62.

46. Mais leur opinion sur ce point n'est pas toujours discernable, quand leur sujet ne se prête pas à des observations sur cette question. Le plus précis est P. RICHE, *Education et culture*, p. 520-521.

47. C'est toutefois sans doute la catégorie dans laquelle il convient de placer l'enseignement du philologue italien D'A.S. AVALLE, *Protostoria delle lingue romanze*, Turin, 1965 et *Bassa latinità. Il latino trà l'età tardo-antica e l'altomedioevo con particolare riguardo all'origine delle lingue romanze (3)*, Turin, 1979. Mais il ne donne pas d'indications directes sur la chronologie qui guide ses interprétations.

48. En effet, dans son article des *Annales (A quelle date)*, paru vingt ans après ses *Syntaktische Forschungen*, Dag Norberg suggère, en conclusion, que c'est une évolution mentale collective qui provoqua la mutation finale à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Peu après, dans son *Manuel pratique*, il déclarait, au terme de diverses comparaisons, purement philologiques cette fois: "Tout porte à croire qu'aux environs de l'an 700, la langue parlée était devenue, en Gaule, romane plutôt que latine (p. 28)". Cependant, dans son étude sur l'Italie de saint Grégoire à Paul Diacre, il affirmait que le latin était toujours vivant au VIII<sup>e</sup> siècle, mais en Italie. S'orienté-t-on en conséquence vers une chronologie plus fine et différenciée dans l'espace et dans le temps ?

deux précédentes soit plus proche de la réalité que l'une ou l'autre de ces dernières. La vérité, linguistique aussi bien qu'historique, n'est pas une question de moyenne.

Enfin, les problèmes de communication et de perception du changement linguistique ne sont guère résolus par cette grille chronologique. Comment les lettrés percevaient-ils la métamorphose de langue en cours - et en avaient-ils conscience? Comment leur parole était-elle reçue par les illettrés? Qu'est-ce que ceux-ci pouvaient entendre de ce qui leur était dit par les lettrés demeurés fidèles à l'ancienne langue? Et que signifiait une telle fidélité au niveau de l'élocution? Dag Norberg affirme que les contemporains de cette période, où la mutation était en cours, ne pouvaient pas se rendre compte de cette évolution<sup>49</sup>. Bref, on aimerait se représenter les conditions concrètes de la communication.

#### *Fragmentation précoce de la Romania ?*

Etre sur le terrain, pour employer un vocabulaire propre aux dialectologues et aux ethnologues, permet de réussir ce genre d'enquête<sup>50</sup>. L'affaire est autrement compliquée pour nous qui

---

49. DAG NORBERG, *Manuel*, p. 28-29. Le caractère inconscient et involontaire des transformations du langage est en effet un caractère reconnu par la linguistique. On suivra à ce sujet avec intérêt les mises au point d'H. LÜDTKE, *Auf dem Weg zu einer Theorie des Sprachwandels*, in H. LÜDTKE (éd.), *Kommunikationstheoretische Grundlagen des Sprachwandels*, Berlin, 1980, p. 182-252 et *Esquisse d'une théorie du changement langagier*, in *La linguistique*, t. 22, 1986, 1, p. 2-46, p. 6-7 (Processus dits de "main invisible"). L'auteur propose en outre de distinguer entre les adjectifs *linguistiques* (qui concerne l'étude des phénomènes de langue) et *langagier* (qui concerne les phénomènes de langue eux-mêmes). Ce néologisme, qui aurait l'incontestable avantage de discerner en effet deux ordres de phénomènes différents, mérite une place dans le vocabulaire français.

50. Nous avons déjà fait référence aux oeuvres d'introduction de S. Pop et de M. Cortelazzo. Il convient aussi de nous en rapporter à J. CHAURAND, *Introduction à la dialectologie française*, Paris, 1972. Les *Nouveaux atlas linguistiques de la France par régions* (CNRS, depuis 1954) et certaines grandes thèses de romanistique (P. BEC, *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du Comminges et du Couserans*, Paris, 1968; C. CAMPROUX, *Essai de géographie linguistique du Gévaudan*, 2 vol., Paris, 1963; G. ROHLFS, *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, 3 vol., Berne, 1949-1954) offrent en fait de véritables introductions méthodologiques, d'où l'on peut tirer des enseignements pour une recherche "archéologique". Sur les rapports entre synchronie et diachronie en linguistique, K. BALDINGER, *Diachronie et synchronie. Plaidoyer pour leur équivalence*, in *Revue canadienne de linguistique romane*, t. 1, 1973, B. MALMBERG, *Analyse*, p. 99 sqq. (exposé sur *Les idées de Roman Jakobson*) et O. SZMERENYI, *Richtungen der modernen Sprachwissenschaft*, t. 1, *Von Saussure bis Bloomfield*, Heidelberg, 1971, p. 50-52; p. 73 (discussion du principe saussurien).

observons dans le temps (passé) et non dans l'espace (présent) et qui en sommes réduits par conséquent à formuler des hypothèses et à nous construire des modèles de représentation dont nous avons le plus grand mal à vérifier la validité<sup>51</sup>. Les philologues et les linguistes ne sont d'ailleurs pas parvenus à une conception beaucoup plus homogène et sûre de la langue parlée en synchronie, et la plupart des études diachroniques ont conduit à des conclusions d'une cohérence insuffisante.

Il en va de même si l'on considère la situation linguistique de l'Empire avant sa chute. La langue parlée y est-elle unifiée ou diversifiée dans l'espace ? Peut-on traiter d'une latinité, ou faut-il risquer l'expression plurielle de "latinités"<sup>52</sup>. Aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, l'Afrique, l'Italie, la Sicile, l'Espagne et la Gaule (mais on pourrait aussi penser aux provinces perdues plus tard par la romanité, comme le Norique, la Pannonie, l'Illyrie) forment-elles un tout homogène, ou au contraire un agrégat disparate ? Que choisir entre l'universalité et l'hétérogénéité de la langue parlée ? Les théories partagent nettement en tout cas latinistes et romanistes. Au contraire des premiers, les seconds croient à une fragmentation précoce et profonde de la *Romania*. Ils estiment que les langues romanes sont nées dès le V<sup>e</sup> siècle et considèrent que la dislocation de l'unité romaine au niveau du langage parlé quotidien s'est déclenchée très tôt.

Deux perspectives sont donc proposées (peut-être moins contradictoires que complémentaires). D'après l'une, la fragmentation linguistique de la *Romania* aurait commencé en même temps que se produisait l'expansion géographique du latin, autrement dit, en même temps que la conquête romaine<sup>53</sup>. Deux facteurs sont invoqués pour

---

51. Une condition fondamentale était justement de prendre, nous aussi, conscience que toutes nos interprétations remontent à un modèle. H. Lüdtke (*Esquisse*, p. 5 sqq.) a bien éclairé ce point.

52. Ces questions ont été posées par H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*, t. 1, p. 39 sqq., qui avait déjà réuni différents *testimonia* antiques (le plus célèbre est celui de Jérôme, *Comm. in ep. ad Gal.*, Livre 2, Prol.: *Et ipsa latinitas et regionibus quotidie mutatur et tempore*); par F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. 1, p. 17 sqq., qui cite à son tour certains des documents réunis par Schuchardt; par K. BALDINGER (*La fragmentacion*). Nous avons nous-mêmes noté qu'Augustin remarque et souligne la perte des oppositions quantitatives dans le vocalisme du latin d'Afrique, et surtout que son accent suscitait des remarques à Rome ou à Milan, tandis que lui-même trouvait matière à corrections dans l'expression orale de ses amis italiens (cf. *infra*, chap. II).

53. L'idée, ancienne, a été exprimée avec vigueur par H. Schuchardt (*Der Vokalismus*, t. 1, p. 76 sqq.), avec, notamment, une énumération des *testimonia* antiques. On la retrouve dans les manuels de philologie romane cités *supra*, n. 26. Sa forme la plus achevée a été présentée par M. BARTOLI, *Caratteri fondamentali delle lingue neolatine*, in *Atlante Geografico Italiano*, t. 28, 1936, p. 37-133 et t. 29, 1937, p. 1-20.

expliquer une telle évolution : les différences du latin parlé par les colons qui se sont succédés sur les nouveaux territoires ; les caractères distincts des langues parlées par les indigènes qui ont accueilli et appris ce latin. Il s'est produit une rencontre entre ces phénomènes de substrat indigène et de superstrat allogène. Les locuteurs des pays colonisés possédaient leur propre structure linguistique, distincte de celle du latin, et apte à modifier profondément celle-ci<sup>54</sup>.

D'autre part, les colons "romains", et donc en majorité latinophones, quittèrent l'Italie à des époques très différentes : au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère pour l'Espagne et pour l'Afrique ; au premier siècle pour la Gaule ; plus tard encore pour la Roumanie (II<sup>e</sup> siècle de notre ère). Et même à l'intérieur de chacun de ces pays, les courants colonisateurs ne furent pas uniformes<sup>55</sup>. Ainsi, il n'y aurait pas eu de véritable unité latine et les grands dialectes romans médiévaux auraient dès l'origine dessiné leurs limites sur la carte même de l'Empire.

Ces explications sont en parties acceptées et retenues par d'autres romanistes. Mais ceux-ci croient, malgré tout, que les facteurs analysés jouèrent un rôle moins brutal et que les bouleversements intervinrent surtout vers la fin de l'Empire. Ils supposent notamment que les modifications profondes de l'organisation sociale, apparues lors de l'instauration de ce qu'on a longtemps convenu d'appeler le "dominat" - déjà annoncées au temps de Caracalla avec la généralisation de la citoyenneté romaine en 212 - et l'influence grandissante d'un nouveau superstrat, germanique, apporté par les *Völkerwanderungen* à partir du III<sup>e</sup> siècle, portèrent un coup décisif aux structures jusque là peu ébranlées de la latinité à travers l'Empire en Occident<sup>56</sup>. D'une manière générale, et en accord avec leurs

---

54. On pourra se reporter aussi à l'intéressante étude de H. GUITER, *Concordances linguistiques et anthropologiques*, in *RLiR*, t. 33, 1969, p. 89-94 (mais ce n'est qu'une esquisse). Ces questions de substrat sont obscures : en Grèce classique, l'évolution du VIII<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère s'est organisée dans le sens d'une unification, et non d'une fragmentation linguistique. Les dialectes ont été remplacés par la *koinè*. En faut-il conclure que les différences de substrats ethniques étaient faibles sur le territoire des futurs grands royaumes hellénistiques ?

55. Pour l'Espagne, cf. K. BALDINGER, *La formación* ; pour la Gaule, B. MÜLLER, *La bi-partition linguistique de la France*, in *RLiR*, t. 137-138, 1971, p. 17-29 ; *La structure linguistique de la France et la romanisation*, in *TLL*, t. 12,1, 1974, p. 7-29 ; C. SCHMITT, *Die Sprachlandschaften der Galloromania. Eine lexicalische Entstehung und Characterisierung*, Berne, 1974 ; J. WÜEST, *La dialectalisation de la Galloromania*, Berne, 1979.

56. L'oeuvre classique sur ce sujet est celle de W. Von Wartburg, *La fragmentation linguistique de la Romania*, Paris, 1967 (traduction augmentée d'une étude parue plus tôt). Travaux également importants de R. DE DARDEL, *Le parfait fort en roman commun*, Genève, 1958 et *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun*, Genève, 1983 et de G. STRAKA, *Observations sur la chronologie et les dates*



conceptions diachroniques, ces philologues nient qu'il y ait eu encore une unité linguistique de la *Romania*, avant même la chute de l'Empire.

#### *Unité durable de l'espace latinophone ?*

Les avis des philologues latinistes sont beaucoup plus réservés sur ces questions. Leurs contacts avec la latinité tardive leur ont laissé dans l'ensemble une vive impression d'unité. On a cherché en vain de véritables régionalismes de langage dans les textes et les inscriptions avant le V<sup>e</sup> siècle<sup>57</sup>. Ils apparaissent, certes, mais avec lenteur et de manière peu marquée avant le VI<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>.

Les études épigraphiques les plus sérieuses ont montré, par exemple, contre toute attente, qu'au V<sup>e</sup> siècle, la Gaule présente un état conservateur surprenant<sup>59</sup>. On ne détecte une différenciation territoriale du latin qu'avec difficulté et, comme on l'a souligné récemment, les phénomènes attestés au V<sup>e</sup> siècle, et même au suivant, ne préfigurent pas nécessairement les futures évolutions proprement romanes<sup>60</sup>. En outre, tel exemple découvert en Gaule est démenti par l'invention de son semblable en Afrique<sup>61</sup>. Même à une période aussi

*de quelques modifications phonétiques en roman et en français pré-littéraire*, in *RLR*, t. 71, 1953, p. 247-307, repris avec d'autres travaux qui concernent sensiblement le même thème dans *Les sons et les mots*, Paris, 1979. Les points de vues de G. Straka ont été développés de façon systématique par F. DE LA CHAUSSEE, *Initiation à la phonétique historique du français (2)*, Paris, 1982 et *Initiation à la morphologie historique de l'ancien français*, Paris, 1975, dans des ouvrages qui, contrairement à ce qu'annonce un titre trop modeste, sont de véritables traités.

57. La bibliographie est, là aussi, à la fois importante et dispersée. Renvoyons aux grandes synthèses d'E. Löfstedt (*Late latin*, p. 39-58) et de G. Reichenkron (*Historische*, p. 224-354) et à la mise au point récente de B. LÖFSTEDT, *Rückschau und Ausblick auf die vulgärlateinischen Forschung*, in *ANRW*, 2, 29, 1982, p. 453-479.

58. Comme le montrent récemment les travaux de S.W. OMELTCHENKO, *A Quantitative and Comparative Study of the Vocalism of the Latin Inscriptions of North Africa, Britain, Dalmatia and the Balkans*, Chapel Hill, 1977 et de P.A. GAENG, *A Study of Nominal Latin Flexion in Latin Inscriptions*, Chapel Hill, 1977 et *Collapse and Reorganisation of the latin Nominal Flexion as Reflected in Epigraphic Sources*, Potomac, 1984, sur lequel cf. l'important compte-rendu de J. HERMAN, in *ZRPh*, t. 103, 1/2, 1987, p. 223-225.

59. J. HERMAN, *Quelques aspects de la différenciation territoriale du latin sous l'empire*, in *BSL*, t. 60, 1, 1965, p. 53-70.

60 - J. HERMAN, *La différenciation territoriale du latin et la formation des langues romanes*, in *Actes du XVII<sup>e</sup> congrès international de linguistique et de philologie romanes*, t. 2, Marseille, 1982, p. 15-62.

61. Les travaux, conduits à partir non des inscriptions mais des

tardive que le VII<sup>e</sup> siècle, les variations locales ne se laissent discerner qu'avec parcimonie<sup>62</sup>. Le contraste avec les conclusions des romanistes apparaît très vif<sup>63</sup>.

De toute évidence, les différences entre les points de vue adoptés et les méthodes suivies par chaque école sont à l'origine de ces oppositions. Les latinistes se fondent sur les documents réels contemporains de la période dont ils tentent de recomposer la physionomie linguistique considérée dans son évolution objective<sup>64</sup>. Bien entendu - et c'est une objection que les romanistes ne manquent pas d'adresser à leurs confrères - les monuments écrits portent tous l'empreinte conservatrice de rédacteurs qui sont passés, peu ou prou, par le monde de l'école. Or celle-ci avait pour fonction première d'assurer le maintien d'une expression latine classique et de la protéger contre les altérations<sup>65</sup>. Dans ces conditions, la tentation

---

textes, d'E. Löfstedt (*Syntactica*) et de Dag Norberg (*Syntaktische Forschungen* et *Beiträge*) offrent de nombreux exemples de cette non-territorialité des phénomènes morpho-syntaxiques ou lexicaux.. Cf., par exemple, le chapitre consacré dans les *Beiträge* à l'expression de la taille, du temps et du lieu par remplacement du nominatif (p. 42-50) ; les exemples y proviennent d'Italie, de Gaule et d'Espagne.

62. Elles apparaissent dans les études de J. BASTARDAS PARERAS, *Particularidades sintácticas del latín medieval*, Barcelone, 1953 ; A. UDDHOLM, *Formulae Marculfi, Etudes sur la langue et le style*, Upsal, 1954 ; B. LÖFSTEDT, *Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze*, Stockholm, 1961 ; G.A. BECKMANN, *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen*, in *ZRPh*, Beihefte 106, Tübingen, 1963 ; R. FALKOWSKI, *Studien zur Sprache der Meowingerdiplome*, in *Archiv für Diplomatik*, t. 17, 1971, p. 1-125 ; C.M. CARLTON, *A Linguistic Analysis of a Collection of Late Latin Documents Composed in Ravenna between AD 445 and 700. A Quantitative Approach*, La Hague, 1973.

63. Quoique ceux-ci adoptent parfois des positions originales, comme TH. FERGUSON, *A History of the Romance Vowel System through Paradigmatic Reconstruction*, La Hague-Paris, 1976 (ce chercheur ne croit guère à la formation d'isoglosses préromanes).

64. Un exemple net de ce contraste méthodologique est offert par les deux livres de J. HERMAN, *La formation du système roman des conjonctions de subordination*, Berlin, 1963 et R. DE DARDEL, *Esquisse structurale des subordonnants*. Le premier travail est bâti sur les documents latins contemporains de la période considérée ; le second sur les témoignages romans, forcément postérieurs - souvent de beaucoup. On est fort surpris de lire dans ce dernier que J. Herman "se laisse trop guider par les données latines (p. 11)". Cette affirmation péremptoire est nuancée, il est vrai, mais beaucoup trop loin dans l'ouvrage, lorsque les conclusions sont déjà posées (p. 314).

65. Sur cette fonction de la grammaire latine, sur la définition de Varron, sur la doctrine normative de l'époque classique, cf. L. Holtz, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical.*, Paris, 1981 et *infra*, chap. VI, p. 487.

est grande de soupçonner que l'inertie des documents écrits trahit gravement le dynamisme évolutif de la parole. Inversement, on peut demeurer réticent devant la démarche de la philologie romane qui ne se fonde plus sur les documents contemporains, mais sur des reconstitutions artificielles.

La méthode consiste, en général, à remonter de l'époque romane proprement dite à la période antique (tardive) pour reconstituer de manière systématique ce qu'ils considèrent comme les structures de la langue parlée à l'époque impériale<sup>66</sup>. Mais de cette époque aux premiers monuments écrits des langues romanes (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles), cinq siècles se sont écoulés. Les paradigmes remodelés ainsi sont donc le produit de rétrojections : si elles partent des réalités romanes incontestables du Moyen Age elles n'aboutissent qu'à des reconstitutions seulement hypothétiques du latin (ou du protoroman) parlé dans l'Antiquité Tardive. Les conclusions sont donc tirées respectivement, dans le premier cas, d'une langue écrite qui est censée cacher une langue parlée invisible (et inaudible), en tant qu'elle avait été refoulée et masquée par la première, dont elle fut la contemporaine ; dans l'autre cas, d'une langue également écrite, mais qui s'est ouverte à la langue parlée<sup>67</sup>, et qui est censée porter en elle la représentation rémanente et palingénétique de ce qu'elle avait été cinq siècles plus tôt.

On comprend, dans ces conditions, que deux méthodes d'approche si radicalement distinctes aient eu peu de chances de conduire à des conclusions cohérentes. D'importants efforts vers une synthèse ont cependant été accomplis au cours des dernières décennies, notamment par V.Väänänen : il a tenté de surmonter cette antinomie en recourant à la distinction saussurienne entre faits de parole et faits de langue<sup>68</sup>. Les premiers expliqueraient les différences sub-dialectales ; les seconds, la cohésion de la langue : les variations seraient des sortes d'accidents limités géographiquement, socialement ou chronologiquement, alors que les continuités s'étendraient au long des grands espaces impériaux. Cette synthèse, si elle venait à faire autorité, supposerait, de toute manière, que les phénomènes de fragmentation linguistique n'en étaient sous l'Empire romain qu'à

---

66. Aux titres déjà cités, ajoutons parmi les plus significatifs M. BURGER, *Pour une théorie du roman commun*, in *Mémorial des études latines*, Paris, 1943, p. 163-167 ; R.A. HALL JR., *The Reconstruction of Proto-romance*, in *Language*, t. 26, 1964, p. 6-27 et *Proto-romance Phonology*, New-York, 1976.

67. Il est vrai que cette ouverture a été discutée, à propos surtout des premiers monuments romans, par P. WUNDERLI, *Die ältesten romanischen Texte unter dem Gesichtswinkel von Protokoll und Vorlesen*, in *Vox Romanica*, t. 24, 1965, p. 44-63, et surtout, mais dans le cas de textes plus tardifs, par B. CERQUIGLINI, *La parole médiévale*, Paris, 1980.

68. Les mises au point se trouvent dans son *Introduction*, p. 20-26 et de manière plus détaillée dans son livre *Recherches et récréations latino-romanes*, Naples, 1981, p. 27-59 (*Le problème de la diversification du latin*, également publié sous le même titre dans *ANRW*, 2, 29, 1, 1982, p. 480-506).

leurs premiers débuts. Mais cette vue n'est pas acceptée actuellement par l'ensemble des philologues, latinistes aussi bien que romanistes.

### *Réflexions méthodologiques sur ces contradictions*

Quoi qu'il en soit, cette problématique ne porte qu'en apparence sur un seul thème. Or, ce sont deux thèmes qui sont en réalité sous-jacents à cette question de la vie et de la mort du latin. Car la fragmentation linguistique et la disparition de la latinité sont deux aspects, plus distincts qu'il n'y paraît, d'une même enquête. Il aurait en effet très bien pu se produire que la latinité se rompît, non pas en des langues romanes, mais en des langues latines. Ainsi le slave commun a éclaté en différentes langues qui sont toujours des langues slaves<sup>69</sup>. L'inverse était concevable aussi : que le latin donnât un unique et vaste ensemble roman. Des cas intermédiaires étaient-ils exclus ? Que le latin, par exemple, restât fidèle à lui-même en tel pays, mais se transformât en une langue romane en un autre ? Ainsi, du germanique commun sont sorties deux langues, l'une demeurée de caractère "synthétique" avec ses déclinaisons ; l'autre devenue très évolutive, qui s'est dépouillée de ces paradigmes<sup>70</sup>. Une enquête purement linguistique se heurte donc à de nombreux obstacles que les méthodes les plus ingénieuses et les raisonnements les plus rigoureux ne permettent pas toujours de franchir.

Deux causes essentielles expliquent cette situation. Tout d'abord, les documents témoins sur la langue vulgaire sont relativement rares. On a admis que c'était la langue parlée populaire qui avait secrété la première et le plus rapidement les foyers initiaux de mutation. Or, par définition, cette langue était exclue des formes traditionnelles de l'expression écrite, d'abord littéraires, certes, mais aussi épigraphiques. Ce filtrage permanent que réalise l'écriture latine tardive sur tous les faits de parole a été depuis longtemps observé. On a compris notamment que l'adéquation graphie/phonie, à peu près satisfaisante à l'époque classique (fin de la République, Haut Empire), s'était fort distendue à l'époque tardive<sup>71</sup>.

Tant les traités de phonétique, de morphologie et de syntaxe historique du latin que les ouvrages consacrés au latin vulgaire ont

---

69. A. VAILLANT, *Grammaire comparée des langues slaves*, 3 t. en 5 vol., Paris, 1950-1966.

70. A. MEILLET, *Caractères généraux des langues germaniques*, Paris, 1917 ; F. MOSSE, *Manuel de l'allemand du Moyen Age*, Paris, 1941 et *Manuel de l'anglais du Moyen Age*, t. 1, *Vieil anglais*, Paris, 1945.

71. A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, p. 241 sqq. Ces phénomènes tiennent avant tout à l'évolution du système vocalique (cf. V. VÄÄNÄNEN, *Introduction*, p. 29 sqq). Pour se faire une idée plus précise des bouleversements d'époque tardive, P. FOUCHE, *Phonétique historique du français*, t. 2, *Les voyelles*, Paris, 1958, p. 177-216.

fortement souligné ce fait<sup>72</sup>. Nous ne croyons pas, personnellement, que la langue parlée soit si inaccessible que le donnent parfois à penser diverses de ces présentations théoriques<sup>73</sup>, que démentent d'ailleurs quelque peu les anthologies consacrées à des textes "teintés de vulgarismes"<sup>74</sup>. Mais c'est un fait que toutes les données linguistiques qui le concernent sont fondues dans un latin plus ou moins conservateur, et qu'à ce titre leur repérage et leur interprétation demandent de grandes précautions méthodologiques<sup>75</sup>.

Car là, également, le modèle d'après lequel doivent être interprétés les signes n'est pas toujours établi de manière limpide. Or, il importerait plus d'une fois de dire explicitement quel schéma est sous-jacent à une interprétation, afin d'en vérifier au préalable la validité. Le risque est grand, en effet, d'interpréter une donnée à travers un modèle dont la justification se trouve en fait empruntée à la donnée elle-même ; c'est dire que le chercheur risque d'abord d'aboutir à une pétition de principe, une sorte de boucle sans fin dont l'issue n'est trouvée que par un choix purement arbitraire.

Un exemple clair nous est donné par le cas des inscriptions trouvées à Pompéi<sup>76</sup>. Elles présentent d'indiscutables erreurs de déclinaisons, puisqu'il s'y rencontre notamment des constructions où la préposition *cum* régit l'accusatif. Doit-on y déceler l'indice d'un effondrement précoce du système casuel ? Ce pas a été franchi<sup>77</sup>.

---

72. Cf. la mise au point de DAG NORBERG, *Manuel pratique*, p. 18 sqq. Indications intéressantes également sur ces problèmes dans G. CREMASCHI, *Guida allo studio del latino medievale*, Padoue, 1959, chap. 4, p. 57-90, avec une copieuse bibliographie critique, p. 90-95.

73. Sur ce point, E. LÖFSTEDT, *Syntactica*, 2, p. 354-365, repris partiellement dans *Late latin*, p. 15-16.

74. C'est le terme employé par V. Väänänen pour désigner le supplément qu'il a publié dans la deuxième édition de son *Introduction*, p. 227-272. Deux autres anthologies sont riches de textes "vulgaires" : M.C. DIAZ Y DIAZ, *Antología del latín vulgar* (2), Madrid, 1962 et H.F. MULLER, P. TAYLOR, *A chrestomathy of vulgar latin*, Boston, 1932.

75. De toute manière, la réalité de la langue parlée familière d'époque classique n'est pas non plus si insaisissable que cela a été parfois affirmé. Cf. J.B. HOFMANN, *Die lateinische Umgangssprache* (3), Heidelberg, 1950 et des études plus récentes comme celles de H. HAPP, *Die lateinische Umgangssprache und die Kunstsprache des Plautus*, in *Glotta*, 1967, p. 60-104 et I. FISCHER, *Encore sur le caractère de la langue de Plaute*, in *Stud. clas. roum.*, t. 13, 1971, p. 59-78 et 72-150.

76. V. VÄÄNÄNEN, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes* (3), Berlin, 1958, n° 221, 275, 698 etc...

77. G. BONFANTE, *Quando si è cominciato et La lingua parlata nell'età imperiale*, synthèse que l'auteur conclut en ces termes (p. 449) : "Questo non è latino : è italiano". F. De La Chaussée, dans ses différents traités de grammaire historique, qualifie dès le III<sup>e</sup> siècle la langue parlée en Gaule de gallo-roman.

Il suppose alors le modèle suivant : tout système linguistique est naturellement cohérent ; son unité ne souffre pas de dérogation ; les fautes, même isolées, qui le déparent, relèvent d'une modification générale de ce système ; il faut et il suffit donc qu'une faute au moins soit attestée pour rendre licite une reconstruction différente de sa structure.

Or, il est sûr que d'autres modèles seraient aussi légitimes, et que l'interprétation avancée en cette occurrence remonte en dernière analyse à la rétrojection d'une situation qui n'est apparue qu'à une période bien plus tardive<sup>78</sup>. Les altérations phonétiques suscitent les mêmes réflexions : ainsi la date où se sont accomplies les palatalisations des groupes *ka/ga*, initiaux ou non, en latin de la Gaule, varie de deux siècles selon la lecture qui sera faite des "fautes" commises par les scribes et les lapicides<sup>79</sup>. Le cas de la diphtongaison - ou de la palatalisation, ou de la vélarisation, le phénomène est discuté - d'a accentué en syllabe ouverte, toujours en Gaule, conduit aux mêmes hésitations<sup>80</sup>. A partir de quand les fautes commises contre le paradigme de la voie passive autorisent-elles à admettre que le système synthétique a disparu<sup>81</sup> ? La conjugaison

78. Les vues de G. Bonfante ont été réfutées par le spécialiste de ces inscriptions, V. Väänänen, dans un article au titre spirituel : *Trimalcion et ses convives parlaient-ils italien ?* in *NPhM*, t. 70, 1969, p. 604-611, et par B. Löfstedt (*Die vulgärlateinische Forschung*), p. 448. De son côté, le philologue romaniste F. Shürr a souligné dans une importante étude que l'interprétation des données latines proposées par G. Straka était loin d'être la seule possible : *La diphtongaison romane*, in *RLiR*, n° 77-78, 1956, p. 107-144 (par. 2 sqq., p. 108 sqq.).

79. On se réfère aux réflexions méthodologiques lumineuses de P. DELBOUILLE, *Réflexions sur la genèse phonétique des parlars romans*, in *Cahiers F. de Saussure*, t. 23, 1960, p. 18-31 ; cf. aussi C. Battisti, *Secoli illitterati, Appunti sulla crisi del latino prima della riforma carolingia*, in *Stud Med.*, 3e Série, 1, 1960, p. 362-396, notamment p. 374-378 ; 383-385 ; 386-391. Les études que J. Herman a consacrées à la langue des inscriptions constituent également un guide méthodologique important, auquel il faut ajouter de ce point de vue son *Essai sur la latinité du littoral adriatique à l'époque de l'Empire*, in *Sprache und Geschichte, Festschrift Harri Meier*, Munich, 1971, p. 199-226.

80. F. DE LA CHAUSSEE, *Articulation du A dans certaines désinences verbales du latin vulgaire de Gaule du Nord et en Gallo-roman*, in *RLiR*, t. 36, 1972, p. 401-405 et J. HERMAN, *Evolution a>e en latin tardif ?* in *AAnt. Hung.*, t. 21, 1978, p. 37-48. Travaillant dans la perspective de la grammaire générative, R. SAMSON, *On the History of Final Vowel from Latin to Old French*, in *ZRPh*, t. 80, 1980, p. 23-48, reculerait la date de lénition de ces voyelles finales du VII<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle.

81. Sur cette question, H. F. MULLER, *When did Latin ?* et *The Passive Voice*. Mise au point de la question dans la thèse de J. STEFANINI, *La voix pronominale en ancien et en moyen français*, Aix-en-Provence, 1962, p. 161-176.

déponente conduit aux mêmes interrogations<sup>82</sup>. Enfin, quelle a été la chronologie des changements dans le mode subjonctif<sup>83</sup> ?

On ne le voit que trop : selon le système de lecture choisi, les faits rassemblés changent de sens et modifient par là l'interprétation générale qu'il en faut donner. La question se complique si l'on fait entrer en jeu trois autres paramètres du changement : la vitesse de sa diffusion géographique ; la rapidité de sa pénétration sociale ; le mode de son développement chronologique (linéaire, sporadique, en boucles). C'est à la dialectologie moderne que nous devons ce genre de questionnement et la capacité d'affiner ainsi utilement notre problématique latine et romane<sup>84</sup>. La combinaison de tous ces paramètres conduira, par leur variabilité même, à des conclusions fort contrastées des enquêteurs, qui travaillent sur un même corpus, pour peu que leurs critères de classement et d'interprétation en tiennent un décompte différent - ou les ignorent. On s'étonnera moins, dans ces conditions, que les théories sur la mort du latin et la naissance des langues romanes soient demeurées si contradictoires.

### III - POUR UNE HISTOIRE LITTÉRAIRE D'UN PROCES LINGUISTIQUE

Le problème pourrait être abordé par une voie différente, en renonçant à une analyse purement linguistique, qu'elle soit latine ou romane. En effet, nous avons déjà constaté, en résumant l'état des connaissances en ce domaine, que, de toute manière, même les approches en principe philologiques s'inspiraient aussi d'une conception historique de la période considérée. Dépréciée ou valorisée, cette dernière informait la théorie des chercheurs, avant, à son tour, de retentir sur leur vision de cet Occident du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle. Les facteurs sociologiques ont notamment été plus d'une fois pris en compte, de manière superficielle ou approfondie, dans les travaux publiés. Inversement, la recherche purement historique a répétitivement débordé vers des considérations ou des conclusions linguistiques et philologiques : ainsi dans les travaux de P. Brown<sup>85</sup>, J. Le Goff<sup>86</sup>,

---

82. P. FLOBERT, *Les verbes déponents latins, des origines à Charlemagne*, Paris, 1975.

83. Cf. G. MOIGNET, *Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français*, 2 vol., Paris, 1959. Le t. 1 trace une vraie histoire syntaxique de ce mode en latin tardif.

84. Cf. *supra*, n. 50.

85. P. BROWN, *La vie de saint Augustin*, Paris, 1971 ; *The Cult of the Saints, Its Rise and Function in Latin Christianity*, Chicago, 1981.

86. J. LE GOFF, *Pour un autre Moyen Age*, Paris, 1977.

H.I. Marrou<sup>87</sup>, A. Momigliano<sup>88</sup>, P. Riché<sup>89</sup>, M. Richter<sup>90</sup>, Ph. Wolff<sup>91</sup>.

*Etudier la conscience linguistique*

Dès que les spécialistes ont eu à travailler sur l'histoire religieuse et culturelle, ils se sont en effet heurtés au problème des rapports entre culture savante et traditions populaires et, à travers celui-ci, ils ont eu à s'interroger sur les relations entre les modes d'expression littéraire et les créations de la parole spontanée<sup>92</sup>. Il s'est créé ainsi un carrefour d'étude, au croisement de l'histoire du langage et des histoires culturelle et sociale, voire de l'ethnographie<sup>93</sup>. S'y placer volontairement permettrait-il de tenter un autre type de recherche, qui réussirait à contourner quelques-unes des apories auxquelles conduisent des méthodes strictement linguistiques ou philologiques ?

La conviction que la réponse à cette question est positive nous a conduit à élaborer de manière systématique une méthode d'étude

---

87. H.I. MARROU, *Saint Augustin, Histoire de l'éducation*, mais aussi *L'Eglise de l'Antiquité tardive, 303-604*, Paris, 1985.

88. A. MOMIGLIANO, *Cassiodorus and the Italian Culture of his Time*, in *PBA*, t. 41, 1955, p. 207-245.

89. *Education et culture en Occident barbare, VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle (3)*, Paris, 1973 et *Ecoles et enseignement dans le haut Moyen Age*, Paris, 1979.

90. M. RICHTER, *Sprache und Gesellschaft im Mittelalter. Untersuchungen zur mündlichen Kommunikation in England von der Mitte der elften bis zum Beginn der 14 Jht*, Stuttgart, 1979 (avec une introduction à la sociolinguistique médiévale).

91. PH. WOLFF, *Les origines linguistiques de l'Europe occidentale (2)*, Toulouse, 1982.

92. Les grands ouvrages à ce sujet sont ceux d'A. BORST, *Der Turmbau von Babel, Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, Stuttgart, 1, 1957, 2, 1958 ; L. LENTNER, *Volkssprache und Sakralsprache, Geschichte einer Lebensfrage bis zum Ende des Konzils von Trient*, Vienne, 1963. On y joindra l'étude assez sommaire d'A. NICKL, *Der Anteil des Volkes an der Messliturgie in Frankenreich von Chlodwig bis Karl dem Grossen*, Innsbruck, 1930 et M. ZINK, *La prédication en langue romane avant 1300*, Paris, 1976, importante étude qui s'attache à la période déjà postlatine.

93. Nous nous référons sur ces derniers points aux travaux de J. LE GOFF, *Pour un autre Moyen Age et L'imaginaire médiéval*, Paris, 1986, de P. BROWN, *The Cult of Saints et Society and the Holy in Late Antiquity*, Los Angeles, 1982. Un bel exemple de traitement ethnographique d'un récit narré par Grégoire le Grand a été donné par M. ZINK, *Le traitement des sources exemplaires dans les sermons occitans, catalans, piémontais du XIII<sup>e</sup> s.*, in *Cahiers de Fanjeaux*, t. 11, 1976, p. 161-186.



possible et nécessaire qui a déjà été parfois suivie, mais de manière sporadique et sans détermination précise : s'interroger sur les phénomènes de conscience linguistique à travers les problèmes de la communication<sup>94</sup>. Une telle orientation amène à interroger les oeuvres des principaux intéressés sur leur propre histoire culturelle et littéraire, et à scruter la compétence linguistique des locuteurs qui ont vécu au dernier siècle de l'Empire et aux premiers siècles du Moyen Age<sup>95</sup>. Ceux-ci avaient nécessairement une perception de leur environnement linguistique, dont les temps classiques et tardifs nous ont légué de nombreux *testimonia*<sup>96</sup> : rhéteurs et grammairiens notamment, de Varron à Consentius, ont apporté une mine de renseignements non seulement sur les faits proprement philologiques, mais aussi sur la perception qu'en avaient les professionnels de la parole et de la communication<sup>97</sup>.

### *Chrétienté et communication*

Précisément, cette catégorie s'est considérablement accrue à la faveur des progrès du christianisme. En effet, l'éloquence populaire<sup>98</sup> avait décliné sous le Haut Empire<sup>99</sup> et disparu sous le

---

94. Tous les travaux précédemment cités tournent de près ou de loin autour de ce problème, qui avait reçu une solution partielle, mais magistralement exposée dans le livre d'E. AUERBACH, *Literatursprache und Publikum in der lateinischen Spätantike und im Mittelalter*, Berne, 1958 (trad. angl., Londres, 1965).

95. C'est en ce sens que notre travail peut s'inspirer des méthodes anthropologiques ou ethnographiques (interroger des sujets sur leur propre expérience), avec un emprunt aux concepts de la grammaire générative, fondée entre autres sur la compétence d'un locuteur à analyser des énoncés dans sa propre langue. Cf. N. Ruwet, *Introduction à la grammaire générative*, Paris, 1967, p. 18 sqq.

96. Ceux-ci ont été en partie recueillis et étudiés par F. DIEZ, *Grammatik der romanischen Sprachen*, par H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*, dans des travaux qui faisaient suite à des relevés effectués par Raynouard, Fauriel, et surtout F. OZANAM, *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Italie*, Paris, 1850. Cependant, la plupart du temps, ces collectes ne sont présentes qu'à titre d'appoint.

97. Deux grand livres ont réalisé une part de cette moisson, R. VOLKMANN, *Die Rhetorik der Griechen und Römer*, Leipzig, 1885 ; E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert vor Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 2 vol., Leipzig, 1898. Naturellement, les problèmes de la communication n'étaient pas au centre de leur recherche.

98. Sur ce concept, outre les exposés de R. Volkmann, on se réfèrera à A. MICHEL, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'oeuvre de Cicéron*, Paris, 1960, p. 46 sqq. Les aspects sociaux de cette éloquence sont complexes : le *populus romanus* dont le vote comptait s'arrêtait à la première classe censitaire. La parole des orateurs s'adressait en principe à une petite minorité de citoyens. Toutefois les convulsions de la "Révolution romaine" ont pu brouiller suffisamment les cartes du jeu social pour que ces distinctions fondées

dominat, du moins sous les formes qu'elle avait connues au cours d'une longue tradition, de Caton à Quintilien<sup>100</sup>. Mais la *vox latina* avait de nouveau retenti aux oreilles des groupes, puis des masses populaires, lors de l'apparition, de l'expansion et de la généralisation de la religion chrétienne<sup>101</sup>. Annoncer l'Évangile et propager la foi chrétienne impliquait un acte de communication intense, dont l'intercompréhension était le fondement essentiel<sup>102</sup>. L'orator classique avait cédé la place au *pastor* chrétien, qui assumait une part importante de ses fonctions et fit fructifier un large pan de son héritage. Or, qui parlait au V<sup>e</sup> siècle ?

Naturellement, les plus grandes voix furent celles de lettrés munis de toute une culture classique<sup>103</sup>. Leur tâche était d'instruire,

---

sur le droit aient été bouleversées au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère.

99. Du moins à en croire Tacite, dont l'exposé était entaché de parti-pris politique. Nous renvoyons au classique *Dialogus de oratoribus* de Tacite, aux commentaires d'A. MICHEL, dans son édition (Paris, 1962, coll. Erasme) et à ceux de M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence*, Genève, 1980, p. 57-69.

100. L'éloquence classique persistait dans une mince mesure à l'occasion des panégyriques impériaux. Ceux-ci n'étaient toutefois que des moments de communication exceptionnels. On trouverait certainement une continuité plus grande dans l'éloquence juridique (cas des municipes) et militaire : cette dernière est celle des discours prononcés par les généraux devant leurs troupes avant de livrer combat. Ammien Marcellin en offre de beaux exemples à propos de Julien. Mais si dans le cas d'un empereur lettré, on peut croire à la réalité d'une véritable éloquence (probablement réécrite par Ammien, conformément à l'usage des historiens anciens), comment reconstituer ce qui se disait vraiment avant les affrontements ?

101. Outre l'ancienne *Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours* d'A. FLICHE ET V. MARTIN (t. 1-4, Paris, 1937-1948), on se réfère à la *Nouvelle histoire de l'Eglise* d'H. I. MARROU, t. 1, Paris, 1963 (republiée en deux volumes en 1985, t. 1, *L'Eglise des premiers temps*, par J. DANIELOU ; t. 2, *L'Eglise de l'Antiquité tardive*) et pour une bibliographie récente et importante, M. SIMON, A. BENOIT, *Le judaïsme et le christianisme antique*, Paris, 1968 (coll. Nouvelle Clio, t. 10).

102. Ces aspects sont traités, avec une bibliographie très importante, dans le livre de J. DAUVILLIER, *Les temps apostoliques*, Paris, 1971.

103. Outre les histoires précitées de l'Eglise, on s'est référé à M. SCHANZ, *Geschichte der römischen Literatur*, t. 3 ; 4,1 et 2, München, 1959, réédition d'ouvrages parus au début du siècle, qui seront remplacés dans le cadre d'un nouveau *Handbuch der lateinischen Literatur*, dirigé par R. HERZOG et P. L. SCHMIDT, en 8 vol., par les vol. 5 à 8 consacrés à l'Antiquité Tardive : t. 5 (280 à 370) à paraître en 1988, dir. R. HERZOG ; t. 6 (370 - 431), à paraître en 1990, dir. J. FONTAINE ; t. 7 et 8 (jusqu'en 735 - date de la mort de Bède), dir. par W. SCHETTER et P. L. SCHMIDT ; à E. DEKKERS et A. GAAR, *Clavis patrum latinorum* (2), Steenbrugge, 1961 et à J. FONTAINE, *Aspects et problèmes*

de convaincre, de plaire, et d'admonester. La langue dans laquelle ils accomplirent leur mission dut répondre aux fins, et donc aussi aux moyens de leur ministère<sup>104</sup>. C'est par ce biais que nous devrions pouvoir tenter une incursion dans ces siècles, pour y mener peu à peu l'enquête qui nous intéresse. Nous posons d'abord l'axiome suivant : il y eut une corrélation étroite entre la conscience linguistique des locuteurs lettrés et le degré d'intercompréhension<sup>105</sup> entre ceux-ci et leurs auditeurs ou leurs interlocuteurs illettrés<sup>106</sup>. Complétons-le par un corollaire : ce champ de phénomènes mit en jeu deux modes de communication en contact, la communication écrite et la communication orale. Les lettrés modèlent leur parole d'après la tradition écrite à laquelle l'école les a formés<sup>107</sup>. Les illettrés ne disposent que de la communication orale<sup>108</sup>. L'orateur chrétien

---

*de la prose d'art latine au III<sup>e</sup> siècle. La genèse des styles latins chrétiens*, Turin, 1968 et *La littérature latine chrétienne*, Paris, 1970 (ainsi qu'à sa traduction italienne, parue à Bologne en 1973, en une version moins abrégée). Une bibliographie partielle de ce domaine vient de paraître : G. SANDERS, M. VAN UYTFANGHE, *Bibliographie signalétique du latin des chrétiens*, Turnhout, 1989 (coll. *Lingua patrum* du CC).

104. Sur cette question, cf. *infra*, chap. II.

105. Ce terme désigne "la compréhension linguistique réciproque entre deux ou plusieurs hommes ou groupes humains (d'après le dictionnaire de P. ROBERT, *Supplément*, Paris, 1970)". Il est formé du préfixe *inter* (qui indique ici la réciprocité) et du substantif com-préhension qui renvoie à l'idée de saisir complètement le sens d'un message linguistique (ou de tout autre signal). Il implique donc la réception de ce signal et la maîtrise du code dans lequel il est émis, soit de manière active, soit de manière passive. La linguistique s'est également beaucoup intéressée à ces questions, d'abord grâce à la phonologie qui a élaboré la notion de trait pertinent (dont dépend la communication acoustique), puis par le biais de la théorie de l'information ; voir, sur ces questions, la synthèse de B. MALMBERG, *Analyse du langage*, p. 244 sqq.

106. Notre travail aura naturellement pour effet d'éprouver la validité de cet axiome.

107. Outre les grands guides déjà cités, R. Volkman (Die Rhetorik), E. Norden (Die antike Kunstprosa), H. I. Marrou, (Histoire de l'éducation), on s'est reporté aux travaux, également déjà indiqués d'A. Michel (La parole et la beauté) et de M. Fumaroli (L'âge de l'éloquence - sans s'y limiter aux chapitres où l'auteur définit le "ciel des idées rhétoriques").

108. Sur ces questions et sur la notion de tradition et de culture purement orales, et d'analphabétisme, R. MANDROU, *De la culture populaire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1975 ; F. FURET, J. OZOUF, *Lire et écrire, L'alphabétisation des Français de Calvin à J. Ferry*, Paris, 1977 ; L. J. CALVET, *La tradition orale*, Paris, 1984. Ces recherches présentent de nombreux points communs, par ailleurs, avec les travaux conduits par les ethnographes sur les "civilisations des peuples sans écritures", selon le concept défini par C.

est donc placé comme un médiateur obligatoire entre ces deux ordres de communications qui ne sauraient rester ni étrangères l'une à l'autre, ni enfermées dans deux espaces étanches, ne parlant chacune que pour elle-même, muette par rapport à l'autre<sup>109</sup>.

### *Conscience linguistique et intercompréhension*

L'étude concernera donc en premier lieu l'intercompréhension. Cette dernière a fréquemment servi en dialectologie (en linguistique géographique synchronique - en somme), et, malgré les débats qu'elle a suscités, elle a été un utile outil de mesure de la distance dialectale<sup>110</sup>. Elle a permis en particulier de verser des pièces essentielles à des questions aussi complexes que celles de la distinction entre langue et dialecte<sup>111</sup>. On admet, en effet, que, si la distance structurelle d'un dialecte à un autre est telle que deux interlocuteurs parlant chacun dans leur propre dialecte en situation de communication favorable ne se comprennent pas, il faudra peut-être non pas classer leurs parlers dans deux ensembles dialectaux distincts au sein d'une même langue, mais les répartir entre deux langues différentes<sup>112</sup>. Il est vrai que ce type de classification laisse place

Lévy-Strauss.

109. C'est cette conséquence de la mission évangélique qui institue notre documentation ; une partie de notre travail consiste à en établir, à côté des fondements théoriques, la réalité pratique dans le cours de ces siècles de transition.

110. Un exemple célèbre est celui de J. RONJAT, *Grammaire historique des parlers provençaux modernes*, 4 vol., Montpellier, 1930 - 1941, qui a complété sa typologie de la langue d'oc par des tests d'intercompréhension au nord, notamment, du domaine considéré (t. 1, par. 1). Il suivait l'exemple controversé en son temps de, mais fondateur, de C. DE TOURTOULON, *Des dialectes, de leur classification et de leur délimitation géopgraphique, Communication faite au congrès de phil. romane (Montpellier, 1890)*, Paris, 1890, p. 9-60 : p. 23-28 (principes) et p. 35-41 (limites des parlers de Menton, encore d'oc, et de Ventimille, déjà italiens).

111. Outre les introductions à la dialectologie romane précitées *supra*, n. 50, on pourra se reporter à U. WEINREICH, *Languages in contact*, La Haye, 1953 et plus récemment à divers articles comme F.B. AGARD, *Language and Dialects, some Tentative Postulates*, in *Linguistics*, t. 65, 1971 ; E. H. CASAD, *Dialect Intelligibility*, Summer Institute of Linguistic Publications, Univ. of Oklahoma, 1974, qui reprend le travail de C. F. VÖGELIN et Z. S. HARRIS, *Methods for Determining Intelligibility among Dialects of Natural Languages*, in *Proceedings of the American Philosophical Society*, t. 95, 1951, p. 322-329.

112. Ces problèmes ont suscité deux brèves, mais très instructives études de J. SEGUY, *La fonction minimale du dialecte*, in *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*, Colloque CNRS, Paris, 1973, p. 27-36 et de X. RAVIER, *L'incidence maximale du fait dialectal*, *ib.*, p. 43-56.

à une certaine marge d'incertitude ; la typologie des langues elle-même ne trace pas toujours de frontière tranchée entre des domaines apparentés génétiquement ou en contact si étroit qu'ils s'interpénètrent<sup>113</sup>.

Appliquer cette méthode à la période dont nous traitons revient à poser la question suivante : à quelle date les locuteurs lettrés se sont-ils rendu compte que les illettrés avaient trop de difficultés pour les comprendre quand ils s'adressaient à eux dans la langue traditionnelle ? Cette question a son pendant : jusqu'à quand les locuteurs lettrés ont-ils eu le sentiment que leurs auditeurs illettrés pouvaient comprendre leurs propos quand ils parlaient latin<sup>114</sup>? En d'autres termes, il ne suffit pas de saisir, à travers un *testimonium* aussi important que le canon 17 promulgué à Tours en 813, qu'une crise aiguë de la communication a éclaté ; mais il convient encore de se demander si cette rupture est récente à la date indiquée, ou si l'on doit en chercher les premières manifestations beaucoup plus tôt. C'est selon la périodisation obtenue que l'on conclura à un effacement du latin à une date donnée comme langue de communication générale. Car cette année 813, quoique fréquemment citée et utilisée pour prendre date en Gaule, a été souvent interprétée comme une manifestation officielle tardive d'un événement officieux ancien<sup>115</sup>. Mais, naturellement, cette lecture du dit canon suppose une dislocation haute du latin, autrement dit implique un jugement préalable prématuré - un préjugé.

#### *Catégories de la communication*

L'analyse de la perception des locuteurs lettrés repose sur un classement des *testimonia* qu'ils nous ont laissés. Qu'attendre d'eux dans ce domaine de la compréhension ? Celui-ci peut être divisé en trois catégories principales distinctes. La première pourra être nommée compréhension verticale ; elle est associée à ce que nous appellerons la communication verticale ; Par cette expression, nous désignons un acte de communication par lequel un locuteur s'adresse

---

113. La bibliographie des problèmes de géographie linguistique et surtout de frontières linguistiques est considérable. Nous en avons donné des éléments dans notre travail, *Géographie linguistique et linguistique diachronique*. Depuis a commencé la publication des très importants travaux d' H. GÖBL, inspirés de la dialectométrie inventée par J. Séguy. Une de ses dernières publications, *Parquet polygonal et treillis triangulaire : les deux versions de la dialectométrie interponctuelle*, in *RLiR*, t. 47, 1983, n° 187/188, p. 353-412, fait le point de cette méthode et donne le détail de sa propre bibliographie.

114. C'est en ces termes qu'ont formulé le problème H.F. Muller et Dag Norberg (cités *supra*, n. 31 et 39) et à leur suite H. Lüdtké, (*Die Entstehung*) et F. SABATINI, *Dalla ' scripta latina rustica ' alle ' scriptae romanze '*, in *Studi medievali*, t. 3, 9, 1968, p. 320-358.

115. Ce fut le cas de F. Brunot, J. Herman, D'A. Silvio Avalle, avec naturellement des inflexions dans leurs estimations (deux ou trois siècles de retard pour le premier, un ou deux pour les deux autres), etc...

à un interlocuteur (ou à des auditeurs) d'un niveau culturel et linguistique nettement inférieur au sien. Dans le cas des siècles et de la société dont nous nous proposons de suivre l'histoire, il s'agit essentiellement de lettrés s'adressant à des illettrés<sup>116</sup>. Les premiers ont reçu, d'une manière ou d'une autre, un enseignement qui leur a donné accès dès leur jeunesse à la tradition écrite et la langue qu'ils parlent tend à imiter les modèles que leur a légués celle-ci. Les seconds vivent une situation antithétique : ils n'ont eu accès qu'à la tradition orale populaire ; ils ignorent le monde de la communication écrite ; la langue qu'ils parlent relève d'un modèle spontané, étranger aux modèles précités<sup>117</sup>.

L'existence d'une communication de ce type se laisse saisir à travers trois canaux différents<sup>118</sup>. Tous passent naturellement par l'institution ecclésiastique et par la pastorale. Disons qu'en gros les auditeurs illettrés pouvaient d'abord entendre la lecture de textes traditionnels qui leur étaient lus à haute voix, essentiellement de péripécopes de l'Ancien et du Nouveau Testament et de formules eucologiques propres aux diverses formes de cérémonies<sup>119</sup>. Ensuite, de textes nouveaux, eux aussi communiqués par voie orale : sermons rédigés exprès, ou anciennement composés et relus pour la circonstance<sup>120</sup> ; *Vies* de saints locaux lues à l'occasion de l'anniversaire de la "naissance" du saint<sup>121</sup> ; canons conciliaires dont il importait de communiquer la teneur à la masse des fidèles<sup>122</sup>. Enfin, l'orateur chrétien, tenu de prendre régulièrement la parole pour prêcher, pouvait, dans le cadre de la liturgie ou de la catéchèse, improviser une homélie, acte de communication verticale proprement orale<sup>123</sup>.

Cette première catégorie de faits se rapporte essentiellement

---

116. Sur le binôme lettré/ illettré au Moyen Age, H. GRUNDMANN, *Litteratus-illitteratus, Die Wandlung einer Bildungsnorm vom Altertum zum Mittelalter*, in *Archiv für Kulturgesch.*, t. 40, 1958, p. 1-65.

117. Sur cette représentation du langage, cf. aussi *infra*, p. 000 (tableau des niveaux de langue).

118. Les systématisations les plus complètes de ce mode ont été présentées par H. Lüdtke (*Die Entstehung*) et par P. Wunderli (*Die ältesten romanischen Texte*).

119. Sur ces rites liturgiques, cf. J.G.A. JUNGMANN, *Missarum solemnia, Explication génétique de la messe romaine*, (trad. franç.), 3 vol., Paris, 1951-1954, t. 2, p. 153 sqq.

120. Cf. *infra*, chap. II, p. 70.

121. Cf. *infra*, chap. V, p. 359. Rappelons que le *dies natalis* était le jour du trépas du saint, pendant lequel il naissait à la béatitude.

122. Cf. sur cette pratique *infra*, chap. VII, p. 000 (notamment l'analyse du sens de *tradere*).

123. Cf. *infra*, chap. III, p. 000 et IV, p. 000.

à la stabilité diachronique du latin. Son unité synchronique, c'est-à-dire géographique, se laisse percevoir grâce à un deuxième type : la communication horizontale, qui met en oeuvre soit des locuteurs lettrés provenant de pays divers<sup>124</sup>, soit des locuteurs illettrés, eux-mêmes d'ethnies différentes<sup>125</sup>. Ces relations, dans la mesure où elles seront décelables, présenteront le vif intérêt de nous conduire à mesurer l'épaisseur des rideaux linguistiques qui, au fil des générations, finiront par séparer en scènes distinctes le théâtre initialement unique sur lequel résonnait la parole latine. Combiner certains éléments des deux grands ensembles précédents donne une troisième catégorie : une communication verticale qui met en présence des locuteurs lettrés et des auditeurs illettrés provenant de pays divers<sup>126</sup>. Ce dernier cas est fréquent, étant donné la mobilité des serviteurs de l'Eglise ; le plus célèbre et l'un des plus anciens est pour nous celui de saint Martin. Né en Pannonie, éduqué en Italie du Nord, engagé très tôt dans l'armée romaine, où on le trouve finalement dans les troupes d'élite des *scholae* impériales, il quitte, au péril de sa vie, le service de Julien en Gaule pour y devenir simple baptisé avant d'y mener une vie érémitique. Elle le conduit à la gloire involontaire d'une élection épiscopale, qui l'amène à se consacrer à l'évangélisation des campagnes païennes dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle<sup>127</sup>.

#### *Registres et niveaux de langue*

Ces actes de parole ne sont bien entendu pas indifférenciés. La communication met en jeu toute une série de niveaux de langue et

---

124. Nous avons dressé un tableau de ces différents types de communication horizontale au chapitre VI, p. 000 sqq. On rencontre sporadiquement des essais d'analyses faites selon ces principes : cf. H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*, t. 1, p. 101 et H.F. MULLER, *A chronology*, p. 38 sqq.

125. C'est chez Grégoire de Tours que se trouvent les scènes les plus fréquentes qui permettent d'effectuer des analyses de ce type, puisque le dialogue direct joue un grand rôle dans son écriture. Cf. E. AUERBACH, *Mimésis, La représentation de la réalité dans la littérature européenne* (trad. fr.), Paris, 1968, p. 99 sqq. Le gros ouvrage de M. WEIDEMANN, *Kulturgeschichte der Merowingerzeit nach den Werken Gregors von Tours*, 2 vol., Mayence, 1982, est une simple compilation ordonnée des sources.

126. Cf. *infra*, chap. VI et l'Annexe 3, où Paul Diacre décrit la langue des Bulgares installés en Bénévent.

127. Nous renvoyons à l'édition J. FONTAINE de la *Vita Martini*. Nous insisterons sur le fait que Martin a été mêlé à tous les types de communication que nous venons d'évoquer, aussi bien verticale qu'horizontale. Mais la mise en scène dressée par Sulpice nous le montre souvent face à des paysans : cet ancien officier dont l'enfance s'était passée en Italie, qui avait été formé ensuite au *sermo castrensis*, se trouve donc au contact direct de locuteurs latinophones illettrés de Gaule.

de registres stylistiques qui ont fait l'objet de multiples études et publications, depuis la fondation de la grammaire comparée des langues romanes comme discipline scientifique<sup>128</sup>. Ces travaux se sont essentiellement efforcés de définir quel fut le latin d'où sortirent les langues romanes. Ce latin reçut le nom de "latin vulgaire" et il a fait l'objet d'une bibliographie diluvienne<sup>129</sup>. Nous ne retracerons pas l'historique de ce concept, ni n'énumérerons les oscillations qu'en a subies la définition<sup>130</sup>. Le grand travail de G. Reichenkron a procuré au chercheur la somme dont il avait besoin sur cette question<sup>131</sup>. Nous suivons attentivement ses enseignements et ses choix, ainsi que ceux de spécialistes comme E. Löfstedt, J.B. Hofmann, V. Väänänen, J. Herman, B. Löfstedt<sup>132</sup>. La définition que ce dernier a donnée du latin vulgaire convient à notre travail : la langue parlée par des locuteurs peu influencés ou non influencés par les modèles scolaires ou littéraires.

Nous nous sommes déjà expliqué en partie sur ces concepts dans les pages précédentes, en décrivant ce que représente pour nous le latin en tant que langue vivante. Il suffit de compléter notre définition en soulignant combien est importante la restriction exprimée dans la présentation du latin vulgaire faite, à la suite de J.B. Hofmann et A. Szantyr, par J. Herman. Toutefois, nous ne nous servirons pas de manière exclusive de ce concept, car il présente à nos yeux l'inconvénient de masquer un fait fondamental : toute langue parlée vivante forme dans son fonctionnement une réalité fluide et polymorphe, mais unie et continue<sup>133</sup>. Or, cette unité et cette

---

128. Tous les guides de romanistique et toutes les introductions au latin vulgaire s'efforcent de définir quelle fut la genèse ou plutôt la filiation du latin classique aux langues romanes. Nous renvoyons donc aux ouvrages indiqués *supra*, n. 10.

129. On trouve une mise au point détaillée dans J. SOFER, *Zur Problematik des Vulgärlateins*, Vienne, 1963 et une très bonne réflexion sur ces problèmes, dans le grand exposé qui introduit son tome 1, par le fondateur H. Schuchardt (*Der Vokalismus*), que reprend avec clarté F. Brunot, au t. 1 de son *Histoire de la langue française*.

130. Nous éviterons également le concept de "roman commun" qui, élaboré au XIX<sup>e</sup> siècle par les romanistes, suggère l'existence d'une langue fantôme, inaccessible par les textes, détachée du latin et conçue comme un paradigme archéologique abstrait. Un exemple des difficultés provoquées par l'emploi de ce concept est donné par les tableaux que brosse R. DE DARDEL, *Esquisse* : on n'y reconnaît plus rien de la morphologie et de la syntaxe de la langue parlée, telles que les textes de la latinité tardive nous les laissent reconstituer.

131. G. REICHENKRON, *Historische latein-altromanische Grammatik*, p. 5-84.

132. Tous cités *supra*, n. 17. Ajoutons-y les leçons de M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours* et d'E. LÖFSTEDT, dans ses *Syntactica*, t. 2, p. 373 sqq. (*Spätlateinische und romanische Sprachentwicklung*).

133. Des restrictions semblables et des analyses convergentes se trouvent, à partir d'autres considérations, exposées dans les pages



continuité de la parole vivante s'effacent un peu, quand on propose sans nuances une dichotomie entre latin littéraire et latin vulgaire. Car il est bien acquis désormais que ces deux latins ne sont que les formes multiples et diverses d'une même langue. Le tableau que nous présentons ci-dessous nous semble mieux tenir compte de la continuité fluide d'un ensemble au sein duquel nous isolons de manière nécessaire à la méthode d'exposition, mais artificielle, des unités qui ne sont pas distinctes et constituées en séries séparées, mais au contraire en contact polymorphe les unes avec les autres.

#### SCHEMA A

##### I - LATIN PARLE

###### A) - Latin parlé cultivé

- 1 - Oratoire (discours)
- 2 - Soutenu (vie officielle)
- 3 - Familier (vie privée)
- 4 - Relâché (idiolectes)

###### B) - Latin parlé populaire

- 1 - Soutenu (communic. vert.)
- 2 - Familier (vie privée)
- 3 - Relâché (idiolectes)

##### II - LATIN ECRIT

*Latin écrit = latin cultivé*

- 1 - Oratoire (discours, philosophie)
- 2 - Soutenu (administration officielle)
- 3 - Familier (correspondance, traités, techniques)
- 4 - Relâché - a) par imitation de B2 et B3  
b) écriture de demi-lettrés (graffiti, papyri, inscriptions)

---

très justes qu'a consacrées à des questions méthodologiques G. A. BECKMANN, *Die Nachfolgekonstruktionen*, p. 177 sqq. Les fines analyses de CH. BALLY, *Traité de stylistique française* (3), t. 1, Genève-Paris, 1951, mettent ces phénomènes en évidence *in vivo*. Enfin, quoique le point de vue de l'auteur soit différent du nôtre, certaines des pages écrites par M. BARATIN, *La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, 1989, mettent partiellement en jeu cette notion de pluralité des formes au sein de la latinité (p. 278-279 ; 324 ; 478 sqq.).

*Dynamique des échanges et des conflits*

Naturellement, ce schéma ne prétend pas être un tableau exhaustif. On peut imaginer des catégories intermédiaires<sup>134</sup>. Il nous paraît cependant plus complet et plus constructif de bâtir notre raisonnement à partir de celui-ci, plutôt qu'en se fondant sur une simple opposition binaire entre latin littéraire et latin vulgaire. La complexité des phénomènes en jeu y est plus visible ; les continuités et les interrelations pourraient être symbolisées aisément par une série de symboles graphiques : les catégories A4 et B3 tendent à se rejoindre au plus bas niveau ; inversement, la catégorie B1 représente l'effort du locuteur illettré pour s'adresser à un interlocuteur de rang social, culturel et linguistique plus élevé, dans la mesure où ce locuteur désire imiter *gratiae causa* son protecteur, son patron, etc.

Il faudrait en outre souligner le caractère dynamique de ces ensembles : un double courant, d'amont et d'aval, parcourt les catégories A et B ; des échanges croisés informent celles-ci : A3 et B2, par exemple. Enfin, le latin écrit, quoique figurant sur un tableau distinct, n'est pas un univers étanche ; c'est pourquoi nous avons délibérément repris les mêmes termes que pour la partie I du schéma. Nous avons préféré ne pas surcharger notre présentation de symboles ; elle nous semble signifier suffisamment qu'avant de choisir l'interprétation d'un fait particulier, il convient d'avoir tenté de le replacer dans cet ensemble. C'est pourquoi, à l'expression de latin vulgaire, nous préférons la dénomination latin parlé, que nous qualifierions en outre, quand les circonstances le voudront, de populaire<sup>135</sup>. Car les langues romanes sont certes nées du latin parlé

---

134. Cela pourrait se faire en suivant les indications des enquêtes dialectologiques, telles qu'elles sont présentées dans les ouvrages énumérés *supra*, n. 14. On aurait notamment pu établir une grille fondée sur les distinctions géographiques (urbain/ rural ; italien/ africain, etc...), ou sociales (libre/ esclave ; sénatorial/ équestre ; militaire/ civil...). Mais notre enquête, une fois bien établie la complexité des phénomènes, peut faire l'économie de distinctions trop fines. Par communication verticale dans le cas du tableau B1 (latin populaire), nous désignons l'acte par lequel un locuteur moins instruit essaye de communiquer avec un interlocuteur plus instruit en s'efforçant d'imiter le langage de ce dernier (effet en miroir : attraction vers le modèle).

135. Cela ne signifie pas que nous suivions les analyses de R. Wright, dans son article, *Writing, Speaking and Hearing*, cité *supra*, n. 34, qui bâtissait une opposition latin parlé/ latin écrit en s'inspirant des distinctions d'E. Pulgram. L'adjectif "populaire" n'est pas dépourvu d'ambiguïtés, surtout si l'on se réfère à une classe d'hommes dont les choix politiques leur ont valu d'être qualifiés de *populares* par le latin d'époque républicaine. Précisons donc bien ici qu'il s'agit de la langue parlée par des locuteurs sur lesquels l'influence

populaire.

Mais un certain nombre de traits de ce latin sont partagés par le latin parlé cultivé (ou littéraire), ne serait-ce qu'au niveau du lexique. Il n'existait pas d'un côté un vocabulaire châtié et de l'autre un registre verbal relâché dont l'usage aurait été propre à des catégories distinctes de locuteurs. Une part très majoritaire des mots, même les plus usuels, était sur toutes les lèvres. Il en va de même pour la morphologie : le prétérit deviendra le passé simple des langues romanes<sup>136</sup>. Il était lui aussi dit en tous lieux. L'apparition des tournures périphrastiques (le passé composé) eut-elle d'ailleurs uniquement lieu dans la parole des locuteurs dépourvus de culture écrite ? On en doutera fortement, dans la mesure où les premiers exemples sporadiques sont apparus chez un maître de la latinité (l'*elegantia*), Plaute<sup>137</sup>. Il resterait à prouver que certaines des mutations linguistiques n'ont pas commencé souvent dans les cercles cultivés eux-mêmes<sup>138</sup> ; et surtout qu'elles ne sont pas parties, non de lieux isolés et incultes, mais des centres vitaux de la culture (la ville jouant alors le double et contradictoire rôle de conservatoire culturel et de banc d'essai langagier)<sup>139</sup>.

---

de l'école et de ses modèles de performance langagière a été nulle ou presque nulle. De précieuses analyses de ces concepts délicats ont été fournies par W. LABOV, *Le parler ordinaire, La langue des ghettos noirs des Etats-Unis*, 2 vol, Paris, 1977 (notamment p. 111 sqq., *La logique de l'anglais non-standard*). Bien entendu, une telle définition ne préjuge pas de la division verticale de la société romaine (On sait que lorsque Polybe parle du "peuple", il s'agit en fait souvent de l'élite de la cité).

136. Pour le lexique, l'oeuvre d'Aulu-Gelle abonde en considérations sur le bon et le mauvais usage ; une étude systématique faite au point de vue de la circulation des lexèmes en fonction des niveaux culturels ferait apparaître les interférences constantes entre les groupes de locuteurs de culture, de rang et de prétentions sociales distincts. Quant à la morphologie, on se réfèrera par exemple à R. DE DARDEL, *Le parfait fort en roman commun*. Pour des tableaux généraux, W. MEYER-LÜBKE, *Grammaire*, t. 2, par. 265 sqq.

137. Sur la réputation littéraire de Plaute, E. LÖFSTEDT, *Syntactica*, t. 2, p. 318. Sur les rapports entre latin archaïque ou tardif et les langues romanes, F. MARX, *Die Beziehungen des Altlateins zum Spätlatein*, in *NJKIA*, t. 23, 1909, p. 434-448 et F. SKUTSCH, *Plautinisches und Romanisches*, Leipzig, 1892.

138. La question mérite d'être posée notamment à propos du latin chrétien, comme l'ont montré les travaux de C. MOHRMANN, *Etudes sur le latin des chrétiens*, 4 vol., Rome, 1965-1977.

139. Ces remarques dépendent notamment des études de M. Bartoli, *Caratteri fondamentali* (cité *supra*, n. 53) et de J. Herman, *Quelques aspects* (*supra*, n. 59), qui a notamment suggéré que certains changements auraient eu Rome ou le Latium pour origine. Cette hypothèse trouverait une confirmation historique dans le fait que le dialecte romain est plus évolutif que son voisin le Toscan, qui a justement donné la base de la langue littéraire italienne (G. ROHLFS, *Historische*

Vers la notion de latin parlé tardif  
Vers la notion de latin parlé tardif

Ces considérations nous conduisent à un second schéma, chronologique cette fois :

SCHEMA B

I - Histoire politique

- 1 - Royauté
- 2 - République
- 3 - Haut Empire
- 4 - Bas Empire
- 5 - Haut Moyen Age

II - Histoire linguistique

- 1 - Latinité archaïque (jusqu'à - 200)
- 2 - Latinité classique (de - 200 à + 200)
- 3 - Latinité tardive (de + 200 à + 600//+800)
- 4 - Latinité médiévale (à partir de 600//800)
- 5 - Romanité (à partir de 600// 800)

La présentation historique pourrait être avantageusement répartie en trois périodes : Antiquité Archaïque (ou Pré-classique) jusqu'à -200 ; Antiquité Classique (de -200 à + 200) ; Antiquité Tardive (de +200 à +600//800). Les catégories B II se combineront avec celles qui ont été décrites au tableau A, pour constituer un jeu complexe de paramètres d'après lesquels une représentation des phénomènes qui nous intéressent devient possible. Nous avons simplifié les tranches chronologiques<sup>140</sup> et réduit la datation à une valeur symbolique<sup>141</sup>. Malgré tout, la mise en interrelation des deux schémas est complexe. Mais cet effort devrait nous pourvoir d'un modèle à la fois logique et souple. Nous espérons qu'est ainsi écartée l'idée, fautive à nos yeux, qu'il n'y eut de latin vulgaire qu'à partir d'une certaine époque critique (appelée aussi celle de la latinité d'argent) ; et qu'inversement, le latin littéraire n'était plus langue vivante

---

*Grammatik*, t. 1, p. 25 sqq. et P. BEC, *MPhR*, t. 1, p. 20).

140. Sans suivre la répartition en dix périodes qu'a employée J. ANDRE dans ses études lexicales (cf. *Emprunts et suffixes nominaux en latin*, Genève-Paris, 1971, p. 5-16). P. FLOBERT, *Les verbes déponents*, l'a étendue à 12 périodes.

141. Les barres obliques équivalent à un "entre ... et" : 600//800 se lit donc "en 600 au plus tôt et 800 au plus tard".

à partir de cette même époque, etc. Pour la période qui nous intéresse, nous aboutissons au concept de latin parlé tardif : il devrait nous servir de mot cardinal dans nos recherches.

Prenons quelques exemples : le registre stylistique qui recevra le nom de *sermo humilis* au IV<sup>e</sup> siècle appartient dans notre classement au schéma A, catégorie I,A,3 ; l'éloquence d'apparat ambrosienne, telle qu'Augustin l'analyse dans son traité *Sur l'éducation chrétienne*<sup>142</sup>, se situera en I,A,1... Tant que les catégories I,A,4 et I,B,3 peuvent figurer sur le même schéma, nous demeurons dans un monde latin. Cela signifie que la langue écrite traditionnelle demeure apte, sans distorsions excessives, à transcrire la langue parlée, quel qu'en soit le registre. En corrélation, en effet, avec les mécanismes d'intercompréhension, apparaissent les problèmes des rapports entre langue parlée et langue écrite, du strict point de vue de l'écriture et de la transcription.

#### *Latin parlé tardif et langue écrite*

Nos remarques initiales sur les oppositions entre la structure du latin et les structures des langues romanes retrouvent ici leur place. La langue écrite traditionnelle est formée sur les modèles et d'après les leçons d'une école très conservatrice, qui tente de maintenir un usage, au moins graphique, aussi fidèle que possible à celui de l'époque classique. Elle associe à cet effort la recherche d'une expression littéraire, orale et écrite, elle aussi nourrie des modèles anciens<sup>143</sup>. Cette volonté d'inertie (mais il vaudrait mieux parler d'un dynamisme conservateur : *stetit immobilis* !<sup>144</sup>) joue de manière différenciée : elle est absolue au niveau de l'orthographe ; moins contraignante en morphologie ; la syntaxe n'ignore pas certaine souplesse évolutive<sup>145</sup> ; le vocabulaire est, lui, libre d'innover<sup>146</sup>.

---

142. Sur le *sermo humilis* et sur Augustin, références au chap. II, p. 000.

143. Sur ce sujet, on se réfère à H.I. MARROU, *Histoire de l'éducation*, à L. HOLTZ, *Donat et la tradition* et aux fines analyses sur le sens exact de la notion de *latinitas* à l'époque classique qu'a développées M. BARATIN, *Naissance*, p. 350 sqq.

144. Sur cette image, cf. J. Fontaine, *Un cliché de la spiritualité antique tardive : stetit immobilis*, in *Romanitas-christianitas, Untersuchungen zur Geschichte und Literatur des römischen Kaiserzeit, Johannes Straub zum 70 Geburtstag gewidmet*, Herausgegeben von G. WIRTH, Berlin-New-York, 1982, p. 528-552. Le passage qui sert de point de départ au commentaire est Ammien, *RG*, 16, 2, 3.

145. L'histoire des évolutions subies par la syntaxe est exposée surtout dans J.B. HOFMANN, *Lateinische Grammatik*, t. 2, *Syntax und Stilistik*, Munich, 1959, et dans les travaux, déjà cités, d'E. Löfstedt, Dag Norberg, etc.

146. Le travail ancien d'H. GOELZER, *Etude lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme*, Paris, 1885, démontre déjà l'étonnante créativité lexicale du latin chrétien.

En d'autres termes, les divergences entre langue parlée et langue écrite apparaîtront en raison inverse des raideurs décrites ci-dessus. La question : à partir de quand a-t-on cessé de parler latin ? peut devenir : à partir de quand l'écriture latine s'est-elle avérée définitivement inapte à transcrire la langue parlée populaire, et, donc, quand a-t-il été indispensable de concevoir une nouvelle *scripta*<sup>147</sup> ?

En deux opérations opposées, mais complémentaires, les lettrés avaient l'occasion de rencontrer ces obstacles. Tout d'abord, il leur fallait énoncer les textes écrits, lire les manuscrits des textes sacrés à l'usage des fidèles : passer de l'écrit à l'oral se faisait par le biais d'une lecture ; le *lector* devait assurer la transmission publique du message (ce qu'H. Lüdtke appelle *Vorlesen* : la "prononciation"<sup>148</sup>). Symétriquement, il y avait lieu de consigner les énoncés oraux. De nombreuses *Vies* de saints, de multiples sermons - mais aussi d'autres textes - présentent, enchâssés dans le corps de leur récit des phrases, sinon des dialogues entiers qui sont censés reproduire la langue parlée (populaire ou cultivée)<sup>149</sup>. La première consigne, dans cette opération, était de respecter l'orthographe classique, quelle que fût la prononciation entendue : Cassiodore s'efforce de donner à ses moines copistes les moyens intellectuels de satisfaire à cette règle, toujours impérative, mais de plus en

---

147. Ces problèmes ont été abordés par H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*, p. 60-63 et ont donné lieu à de nombreuses études. Le mot *scripta* est apparu dans l'oeuvre de dialectologie romane de M. REMACLE, *Le problème de l'ancien wallon*, Paris, 1948 ; il a été depuis adopté par les romanistes et fait l'objet d'une analyse systématique par F. Sabatini, dans son article (consacré à la naissance de la *scripta* italienne) *Dalla 'scripta latina rustica' alle 'scripte romanze'*, cité *supra*, n. 119. On s'est également référé notamment à G.A. BECKMANN, *Aus den letzten Jahrzehnten des Vulgärlateins im Frankenreich*, in *ZRPh*, t. 79, 1963, p. 305-334 (*scripta* d'oïl) ; P.BEC, sur l'origine de la graphie occitane in *Histoire d'Occitanie*, Paris, 1976, p. 256-284 ; J. BASTARDAS, *El català pre-literari*, *Actes del quart colloqui internacional de llengua i literatura catalanes*, Montserrat, 1977, p. 38-64. Il y faut ajouter les travaux de R. MENENDEZ PIDAL, *Orígenes* (cf. *infra* chap. IV, n. 99), d'H. LÜDTKE, *Die Entstehung* (cité *supra*, n. 35) et de G. DE POERCK, *Les plus anciens textes de la langue française comme témoins de leur époque*, in *RLiR*, t. 27, 1963, p. 1-34.

148. Sur ces fonctions du *lector*, cf. notre étude : *Le lector en Espagne wisigothique d'après Isidore de Séville : de ses fonctions à l'état de la langue*, in *REAug.*, t. 21, 1975, p. 112-144 et *infra*, chap. II, p. 000 et ch. IV, p. 000. Quelques indications également dans le trop bref article de G. STEFANI, *La recitazione delle letture nella liturgia romana antica*, in *Ephemerides liturgicae*, t. 81, 1967, p. 113-130.

149. Sur ce point, cf. *infra*, chap. III, p. 245, n. 249. Sans oublier la tachygraphie (*notae*) : au temps d'Augustin, cf. *infra*, chap. II, p. 000 ; sous le pontificat de Grégoire, chap. III, n. 000. Cf. C. JOHNNEN, *Geschichte der Stenographie, im Zusammenhang der allgemein Entwicklung der Schrift und der Schiftkürzung*, t. 1, Berlin, 1911.

plus difficile à observer, en rédigeant un traité *De orthographia*<sup>150</sup>. Alcuin veut restaurer la latinité dans les pays romanophones en composant une oeuvre semblable, inspirée de Bède<sup>151</sup>, qui lui-même était naturellement remonté au fondateur de Vivarium<sup>152</sup>.

Prononcer : comment s'établissait le passage de la communication écrite à la communication orale ? Transcrire : par quels filtres se réalisait la perception de la langue parlée et s'établissait sa rédaction ? Comment l'un et l'autre procès (centrifuge et centripète au regard de l'écrit) se décomposèrent-ils en de nouvelles circulations entre l'écriture et la parole ? L'apparition d'une *scripta* qui cherche à transcrire la langue parlée populaire sans la couler dans le moule de l'écriture classique dépend, d'une part, de la prise de conscience qu'une langue neuve existe, irréductible à l'ancienne ; d'autre part, de la décision, prise par ceux qui en ont le pouvoir, de donner à cette langue un statut écrit<sup>153</sup>.

#### *Quels documents interroger ?*

Notre enquête, par la nature même des questions qu'elle pose, indique le terrain sur lequel elle se déroulera. Celui-ci n'a pas d'autres limites, en fait, que la production écrite du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle en Occident latin. Presque toutes les oeuvres - si éloignées de nos préoccupations qu'en semblent parfois les sujets<sup>154</sup> - recèlent et révèlent des indices précieux. Les sermons, tout d'abord, dans toute la mesure où il est possible de déterminer à qui ils s'adressent et en quelle langue ils ont été réellement prononcés<sup>155</sup> ; les canons conciliaires en outre, puisqu'ils précisent fréquemment comment doit s'organiser la pastorale<sup>156</sup> ; les décrets, les lois ou les capitulaires, qui, eux, administrent la société laïque<sup>157</sup>, mais aussi régissent le

---

150. Nous ne suivons pas ici les interprétations de R. WRIGHT, *Late latin*, p. 78 sqq. dans sa lecture de Cassiodore. Nous nous en sommes expliqué dans *Vox agrestis : quelques problèmes d'élocution de Cassiodore à Alcuin*, in *Etudes Antiques*, n° spécial de *Trames*, Limoges, 1985, p. 195-208.

151. Cf. *infra*, chap. VI, p. 000.

152. Cf. M. ROGER, *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, Paris, 1905, p. 343-349.

153. La question est posée en ces termes par J. LE GOFF, *Pour un autre Moyen Age*, p. 233 ; cf., à sa suite, les réflexions de M. ZINK, *La pastourelle, poésie et folklore au Moyen Age*, Paris, 1972.

154. Donnons quelques exemples : les *Confessions* d'Augustin ; les *Sentences* d'Isidore ; l'*Apologétique* de l'abbé Samson.

155. Cf. nos discussions *infra*, chap. II, p. 000 et III, p. 000.

156. Cf. *infra*, chap. VI, p. 000 ; VII, p. 000.

157 - Cf. *infra*, chap. VII, p. 000

monde ecclésial<sup>158</sup> ; les règles monastiques ou canoniales, qui donnent de nombreuses indications sur la tâche intellectuelle des moines et des chanoines<sup>159</sup> ; les *Vies*, dont les préfaces, notamment, s'efforcent de définir un certain nombre des caractères stylistiques qui leur sont propres<sup>160</sup>. Il ne convenait pas non plus de négliger les oeuvres (majeures ou mineures) des grands auteurs : que de notations stylistiques et linguistiques précises rencontre-t-on dans les *Retractationes* d'Augustin<sup>161</sup> et de renseignements inattendus dans la correspondance d'Alcuin<sup>162</sup>!

Cette énumération n'épuise pas les domaines de l'enquête. Notre travail s'est efforcé de défricher méthodiquement la plus grande masse possible de documents et de formuler quelques hypothèses à partir de lectures diverses et complémentaires. Les grandes lignes d'un certain ordre se sont dégagées, à la longue, de la masse des données recueillies. Il s'est avéré en particulier que les oeuvres des grands auteurs de la période permettaient de tirer des leçons d'autant plus riches, qu'écrites par de fortes personnalités, elles avaient à priori quelques chances d'être cohérentes<sup>163</sup>. Nous avons eu une confirmation rapide de cette réflexion préalable : les réponses que nous espérions se sont dégagées de ces études. Il nous est apparu avec netteté que les textes contemporains permettaient de suivre pas à pas l'histoire du latin comme langue de communication générale. On peut discerner aussi, à travers les auteurs et les *testimonia* considérés, combien la langue de Rome est vivante et dynamique aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, mais à quel point, en revanche, elle n'est plus qu'un instrument très délabré et menacé à partir de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

Notre projet était de suivre lentement le cours de chaque siècle, pays par pays, en analysant par priorité les enseignements que prodiguent les principaux auteurs<sup>164</sup>. Programme trop ambitieux, sans doute, pour un seul chercheur : il a fallu s'en écarter et même renoncer à exploiter tous les dossiers préparés. Le lecteur trouvera, à ce prix, une étude de dimensions raisonnables. Des articles et

---

158. Cf. *infra*, chap. VI, p. 000.

159. Cf. *infra*, chap. V, p. 000. C'est, bien sûr, la *Règle de saint Benoît* qui offre le plus d'indications : cf. P. RICHE, *Éducation et culture*, p. 150 sqq.

160. Cf. *infra*, chap. V.

161. Cf. *infra*, chap. II, p. 000.

162. Cf. *infra*, chap. VI, p. 000.

163. C'est un des axes de recherches que trace H.I. MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, 1975.

164. C'est ainsi que le plan initial de ce travail a dû être allégé d'auteurs comme Césaire d'Arles, Grégoire de Tours, Fortunat, de textes comme les procès verbaux donatistes, étudiés par P.W. Hoogterp et édités par S. Lancel, des tablettes dites Albertini, des canons conciliaires wisigothiques.



publications parallèles complètent - et continueront, espérons-nous - ce travail qui s'achèvera sur un autre programme de recherches. Il s'agira donc ici, à proprement parler, d'une histoire littéraire d'un procès linguistique<sup>165</sup>. Le passage de la latinité à la romanité est un phénomène très fascinant, puisqu'il nous offre l'occasion d'assister à la naissance d'un nouveau mode d'expression et qu'à la parole usée de la vieille langue succède la voix vive de nos langages européens<sup>166</sup>.

#### IV - CRITIQUE DES DOCUMENTS ET DES ARGUMENTS

L'intérêt de cette enquête ne nous en a pas dissimulé les difficultés. La nécessité de donner au préalable les définitions les plus claires possibles était la première : nous espérons l'avoir en partie surmontée. L'impossibilité de traiter tous les documents en est une autre, mais elle n'obère pas l'essentiel de la démarche. D'autres obstacles se sont présentés, qui concernent la qualité des *testimonia*.

#### *Lacunes de l'édition scientifique*

D'abord, et malgré de nombreux travaux d'édition effectués ou en cours, de multiples textes ne sont pas accessibles sous une forme véritablement scientifique, c'est-à-dire exactement conforme à l'original<sup>167</sup>. La situation de l'oeuvre d'Alcuin est exemplaire : une importante partie de ses traités doit encore se lire dans la *Patrologie latine* de Migne<sup>168</sup>. C'est aussi le cas des *Homélies sur l'Evangile* prononcées par Grégoire le grand, dont l'édition moderne est toujours attendue<sup>169</sup>. Nous nous sommes efforcés de tenir compte du degré d'authenticité et de la datation admise aujourd'hui des divers textes<sup>170</sup>. Néanmoins, dans le cadre de notre enquête, c'est surtout

---

165. On retrouve ces méthodes dans les travaux que publie une revue nouvelle, *Historiographia Linguistica*, Amsterdam, depuis 1974.

166. L'Afrique est naturellement exclue de cette histoire, puisque sur son sol la romanité a été effacée. Cf. S. LANCEL, *Fin et survie de la latinité en Afrique du Nord*, in *REL*, t. 59, 1981, p. 269-297 et C. COURTOIS, *Grégoire VII et l'Afrique du Nord, Remarque sur les communautés chrétiennes d'Afrique au XI<sup>e</sup> siècle*, in *RH*, t. 195, 1943, p. 97-122 ; 193-226.

167. Nous avons bien sûr utilisé les collections quand elles étaient disponibles : cf. la liste des abréviations (MGH, CSEL, CC, SC, etc...) en fin de notre travail.

168. Cf. *infra*, chap. V.

169. Malgré le travail préparatoire de G. PFEILSCHICHTER, cité *infra*, chap. III, n. 172.

170. En suivant avant tout les indications des histoires de la littérature latine de Schanz et de M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. 1, Munich, 1965 (réédition), en tenant compte de l'ouvrage plus récent de F. BRUNHÖLZL

la chronologie qui importait et, à un moindre degré, la provenance régionale. Le nom de l'auteur pouvait ne pas être aussi essentiel que l'existence du document.

### *Lieux communs et validité historique*

Deuxième difficulté : il fallait pondérer les *testimonia*. Résolvons tout de suite le problème des *topoi*. Répéter que les textes de la période présentent souvent des lieux communs qui se reproduisent d'auteur en auteur et d'oeuvre en oeuvre est devenu ... un *topos* de la science moderne elle-même : à la suite des beaux travaux d'E.R. Curtius, et après de vastes lectures, elle va répétant que ces passages topiques sont dépourvus d'originalité et donc de signification<sup>171</sup>. Heureusement, certains chercheurs ont réagi contre cette condamnation sans appel. C'est ainsi que H. Beumann a judicieusement senti et montré que les déclarations faites par Grégoire de Tours sur son incapacité linguistique sont plus que de simples clichés vides de contenu personnel, mais qu'elles correspondent à la réalité vivante de la communication en Gaule au VI<sup>e</sup> siècle<sup>172</sup>. Des affirmations de cette catégorie apparaissent très souvent dans les préfaces des *Vies* de saints composées du VI<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle, notamment en Gaule<sup>173</sup>. Elles font suite à une habitude littéraire plus ancienne, qui voulait qu'un auteur, par une *captatio benevolentiae*<sup>174</sup> adressée au lecteur, mît en exergue la modestie de ses compétences : on rencontre déjà régulièrement ces élégances un peu mondaines de Pline à Jérôme<sup>175</sup>. Mais de tels lieux communs, nous espérons du moins le montrer, ne doivent pas à priori être taxés de vacuité et tenus de ce fait pour vides d'information. Car ils présentent malgré tout des variations significatives d'un auteur à l'autre et d'une époque à l'autre.

### *Exemples de Fortunat et de Grégoire de Tours*

---

(même titre), t. 1, *Von Cassiodor bis zum Ausklang der karolingischen Erneuerung*, Munich, 1976.

171. E. R. CURTIUS, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (8), Berne-Munich, 1973.

172. H. BEUMANN, *Gregor von Tours und der sermo rusticus*, in *Festschrift M. Braubach*, Münster, 1964, p. 69 - 98, suivi par M. DU PLESSIS, *Les aveux d'ignorance de Grégoire de Tours sont-ils contradictoires du caractère de sa langue ?*, in *RLR*, t. 78, 1968, p. 53-69. Remarques intéressantes aussi de D'A.S. AVALLE, *Protostoria*, p. 118-123.

173. Cf. *infra*, chap. V, p. 000.

174. Sur ce procédé, R. Volkmann, *Rhetorik*, p. 128.

175. On se reportera aux dernières éditions des oeuvres de Jérôme, *Sur Jonas*, (par Y.M. DUVAL) et *Apologie contre Rufin* (par P. LARDET), dans la coll. SC. ( n° 303 et 323 ).

Fortunatus ouvrit, certes, sa *Vita Albini* par un tel *locus communis*<sup>176</sup>. Mais regardons-y de plus près : quelques mots anodins glissés dans cette préface en modifient radicalement la portée. En effet, le narrateur regrette d'avoir dû abaisser son style pour accomplir sa tâche de rendre le récit audible et accessible à tous les fidèles<sup>177</sup>. Le Ravennate a donc investi le *topos* de l'auto-dénigrement d'une charge affective inverse de celle qui est usuelle. Il précise bien, en effet, qu'il est un savant dont la latinité est impeccable, mais qu'il doit être entendu : il abaissera, en conséquence, son style au niveau du *sermo humilis*.

Sa déclaration liminaire revêt ainsi un sens contraire à celles qu'a faites Grégoire de Tours. On aura donc quelque raison de prêter une attention soutenue à des affirmations d'"humilité" où Grégoire, par avance, demande au lecteur pardon pour l'incomplétude de sa formation grammaticale : il confond les cas, ne sait pas éviter les barbarismes, et n'a osé prendre la plume que parce que des narrateurs plus savants que lui ne sont pas apparus dans la Gaule de son temps<sup>178</sup>.

Le voici même qui déplore l'absence de son ami Fortunatus : lui, au moins, aurait su écrire avec toute la pureté qu'exige une latinité de bon aloi<sup>179</sup>. Cette fois, c'est évident, l'évêque reconnaît, non pas qu'il a décidé d'écrire en une langue moins polie que ne l'exigeait la tradition, mais qu'il est incapable d'atteindre ce degré de perfection. Le lieu commun se trouve ainsi singularisé, si l'on veut bien prendre la peine de mettre en parallèle les *testimonia* des deux

---

176. FORT., *Vita Albini*, par. 4, 7-8, MGH, AA, t. 4, 2, p. 27-33 : "Vnde itaque causas ambiguitatis in arbitrii statera suspendens, eligo rusticus agnosci per oboedientiam magis quam indeuotus effici per doctrinam ut, cuius fastidire poteritis eloquium, saltem adprobetis affectum et ne mihi uidelicet in hoc opere ad aures populi minus aliquid intellegibile proferatur".

177. Sur ces documents, cf. R. COLLINS, *Beobachtungen zur Form, Sprache und Publikum der Prosabiographien des Venantius Fortunatus in der Hagiographie des römischen Gallien*, in ZKG, t. 92, 1, p. 16-38. Il est un peu dommage de ne pas avoir cherché à comparer la tonalité de cette préface à celles de *Vitae* italiennes par exemple, car il nous semble y sentir certaine condescendance à l'égard du public de la Gaule : signe de difficultés plus grande dans la communication ?

178. Ces déclarations figurent en tête ou dans le corps de diverses oeuvres et forment un tout cohérent. Outre la plus célèbre, en *Préface des Historiarum Libri* (*Decedente atque potius pereunte*), on verra celle du *Liber de gloria confessorum* ("Qui nomina discernere nescis, saepius pro masculinis feminea, pro femineis neutra et pro neutris masculina commutas... pro ablatiuis accusatiua et rursum pro accusatiuis ablatiua ponis"). Sur l'absence de rédacteur compétent : "nec reperiri posset quisquam peritus in arte dialectica grammaticus (HL, Praef.)".

179. GRE. TUR., *Vita Mart., Praef.*: "Vtinam Seuerus aut Paulinus uiuerent aut certe Fortunatus adesset, qui ista describerent". Ces textes ont été commentés partiellement par H. BEUMANN, *Gregor von Tours und der sermo rusticus*.

auteurs. Perdant sa banalité, il nous semble gagner en capacité d'information.

Allons plus loin : fidèle à sa propre logique, comme souvent, Grégoire fait déclarer par sa mère Armentaria que le mode d'expression littéraire pratiqué par son fils prend toute sa valeur, malgré ses imperfections au regard de la norme grammaticale et de la tradition scolaire, parce qu'il est plus apte à communiquer, du fait que "peu d'auditeurs comprennent un orateur de profession aux savants propos, mais beaucoup un illettré qui prend la parole"<sup>180</sup>. Cette belle *sententia* ne doit pas nous abuser ; Grégoire ne souffre pas vraiment d'analphabétisme ; sa langue et son style ont plus de tenue qu'il ne le prétend<sup>181</sup> : la réalité est donc dépeinte sous des traits quelque peu épaissis per l'évêque de Tours. Mais il n'est pas niable que son latin présente des évolutions qui le rapprochent de la langue parlée<sup>182</sup> ; il est certain qu'il n'a pas bénéficié d'une éducation équivalente à celle de Sidoine Apollinaire - qu'il connaît bien -<sup>183</sup>. Tout compte fait, les conclusions à tirer des remarques liminaires présentées tant par lui-même que par Fortunat ne sont sûrement pas des extrapolations tirées de clichés usés, mais des déductions dont la solidité est assurée grâce au coefficient de variation tout à fait personnel auquel sont soumis ces mêmes *topoi*.

#### *Augustin, Grégoire I, Alcuin*

Ces changements sont encore plus nets pour qui suit leur histoire. Car leur chronologie est significative. Certes, à leur naissance, les *loci communes* ne peuvent servir que d'indicateurs à rebours : leur présence est en fait l'indice d'une réelle maîtrise linguistique et culturelle chez l'auteur qui les manie<sup>184</sup>. Mais cette situation

---

180. Deux passages répètent cette conviction ; d'abord la préface de la *Vita Martini* : "Et nescis quia nobiscum propter intelligentiam populorum si quis loquitur sicut tu loqui potens es, eo magis habetur praeclarum ?" ; puis la préface des *HL* : "quia philosophantem rhetorem intelligunt pauci, loquentem rusticum multi (que nous avons traduit)". Ces remarques sont loin d'épuiser le détail des enseignements apportés par Grégoire ; il manifeste par moment une conscience esthétique 'paléographique', car il semble regretter la médiocre qualité de l'écriture et des manuscrits de son temps et de sa région (Préface du *Liber de gloria confessorum*).

181. Nous suivons la mise au point de P. RICHE, *Education et culture*, p. 236 sqq.

182. Comme l'a montré l'étude de M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*.

183. Il l'appelle *Sidonius noster*, le cite et le lit avec fierté et plaisir. Cf. M. OLDONI, *Gregorio di Tours e i Libri Historiarum : lettura e fonti, metodi e ragioni*, in *Studi med.*, t. 13, 2, 1972, p. 563-700, p. 633 sqq.

184. Conformément à la tradition rhétorique antique, pour laquelle le maniement des *topoi* (les "topiques") faisait partie de la *technè*,

a profondément changé du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. A cette époque, la recherche d'un langage accessible aux auditeurs illettrés provoque une modification nette de l'esthétique littéraire, et une crise aiguë des sensibilités<sup>185</sup>. Augustin fait l'éloge du latin parlé tardif populaire, comme instrument de la pédagogie chrétienne, et il choisit lui aussi l'agrammaticalité, en cas de conflit entre la latinité vivante et la correction normative, lors de la "communication verticale" ; de l'agrammaticalité à la rusticité, la distance est faible. C'est pratiquement la même notion, présentée d'abord sous son visage négatif, puis de manière positive ( par absence, puis par présence)<sup>186</sup>. Augustin fonde et légitime déjà, en somme, les choix stylistiques de Fortunat. Grégoire le Grand participe du même héritage, avec ses déclarations de guerre à Donat<sup>187</sup>. Ces lieux ne sont donc devenus communs qu'après une première mutation qui s'est étendue du III<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle.

Une seconde apparaît au VIII<sup>e</sup>, lorsqu'entrent en scène les maîtres de la renaissance carolingienne. Chez Alcuin, notamment, le *topos* de la rusticité se transforme profondément<sup>188</sup>. Il est frappant qu'il disparaisse des *Vies* pour ne se maintenir que dans sa correspondance. Dans celle-ci, il retrouve la signification qu'il revêtait aux temps préchrétiens. Quant aux *Vies* d'époque carolingienne, elles sont si loin de s'ouvrir par un exorde sur la nécessité d'employer le *sermo rusticus* ou *humilis* qu'au contraire, elles offrent d'intéressantes proclamations sur la nécessité de corriger et purifier la langue dans laquelle elles avaient été écrites avant qu'Alcuin n'en remaniât la rédaction<sup>189</sup>. Le *topos* s'efface donc, et avec lui d'autres choix répétés souvent jusque là au fil des siècles, notamment l'exigence de la brièveté.

---

c'est-à-dire de l'art. Cf. R. VOLKMAN, *Die Rhetorik, Index, Topik*. Nous nous référons également aux séminaires de Monsieur A. Michel, qui a longuement traité de ces valeurs culturelles (1984 - 1986).

185. Nous renvoyons aux ouvrages et aux travaux classiques d' E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa* et de C. MOHRMANN, *Etudes*, ainsi qu'aux études plus récentes de J. FONTAINE, *La genèse des styles*, d' E. AUERBACH, *Literatursprache und Publikum* et enfin à G.Q.A. MEERSHOEK, *Le latin biblique d'après saint Jérôme, Aspects linguistiques de la rencontre entre la Bible et le monde classique*, Nimègue, 1966 (qui offre des documents nombreux sur la conscience esthétique des écrivains considérés).

186. Cf. *infra*, chap. II, p. 86. Il convient de souligner l'emploi du même mot par nos deux auteurs : Augustin nomme à plusieurs reprises le "parler vulgaire", Grégoire déclare dans sa préface à la *Vita Maurilii* qu'il mènera son récit *plebeio calamo, quo potius uulgaribus prosint (sc. Vitae)*.

187. Cf. *infra*, chap. III, p. 000, n. 153 ; p. 000, n. 271.

188 - Cf. *infra*, chap. VI, p. 000.

189. Cf. *infra*, chap. VII, p. 000.

Rapprochons deux des plus antithétiques de nos auteurs, Grégoire de Tours et Alcuin. A leurs divergences autour de la notion de rusticité s'ajoutent d'autres lignes de clivage. Le premier, outre l'obligation d'écrire en *sermo rusticus*, se trouve contraint d'abrégé le texte d'une *Vie de saint André*<sup>190</sup> ; le second, non content d'en rehausser le style, s'apprête à allonger la rédaction trop sèche d'une *Vie de saint Riquier*<sup>191</sup>. Bref, loin d'être des suppléments adventices et sans signification, les *loci communes*, notamment sur le style des oeuvres dans les préfaces où les auteurs rivalisent d'humilité, doivent être comptabilisés et analysés, car ils apportent, eux aussi, leur lot d'indications.

#### *Textes et sources*

Passés au crible des *topoi*, nos textes doivent l'être également à celui des sources. Naturellement, la valeur des documents se juge à l'étroitesse de leurs rapports avec la réalité qui nous intéresse<sup>192</sup>. La mesurer et en apprécier les conséquences dépend de deux facteurs : l'originalité personnelle des auteurs, et leur aptitude à rendre compte de celle-ci. Autrement dit, il est souvent indispensable de déceler dans un texte ce qui est simple répétition de passages déjà usuels autrefois. Mais leur présence ne saurait ôter à priori tout intérêt au *testimonium* considéré. Car la répétition d'une définition identique, à deux siècles d'intervalle, peut révéler tout autant une constante de la réalité qu'elle affirme décrire qu'une inertie de l'esprit qui aurait dû la percevoir autre. En outre, il est des répétitions dynamiques où les mots, légèrement retouchés, conduisent le lecteur à une information neuve. Le cas d'Augustin nous semble éclatant : il cite expressément les principes oratoires de Cicéron, qu'il recopie parfois mot à mot<sup>193</sup>. Mais tout son enseignement est si profondément original par rapport à l'oeuvre de l'ancien maître qu'il faut y voir une adaptation méthodique et délibérée de celle-ci, et non pas une simple redite mécanique, ni une solution de commodité apportée aux demandes de prédicateurs en difficulté : mais bien plutôt une adaptation des règles anciennes aux conditions nouvelles de la communication.

---

190. GREG. TUR., *Praefatio in librum miraculorum beati Andreae apostoli* : "Nam reperi librum de uirtutibus sancti Andreae apostoli, qui propter nimiam uerbositatem a nonnullis apocryphus dicebatur. De quo placuit ut retractatis enucleatisque tantum uirtutibus, praetermissis his quae fastidium generabant, uno tantum paruo uolumine admiranda miracula clauderentur".

191. Cf. *infra*, chap. V, p. 000.

192. Sur cette méthodologie critique, J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique en Espagne wisigothique (2)*, Paris, 1983, *Introduction*.

193. Cf. *infra*, chap. II, p. 000. Des leçons méthodologiques convergentes sont délivrées par G. SCHEIBELREITER, *Der Bischoff im merowinger Zeit*, Vienne-Cologne-Graz, 1983 : pour lui, l'itération des *topoi* est révélatrice d'une structure historique (p. 269).

Comparer ces choix avec ceux de Jérôme renforcera cette impression<sup>194</sup>. Jérôme, comme Augustin, puise aux sources cicéroniennes, et le vocabulaire de la rhétorique classique apparaît chez lui plus fréquemment encore que chez l'évêque d'Hippone. Mais nos deux auteurs, quoique partant des mêmes prémisses culturelles, aboutissent à des conclusions opposées. Car, au coeur des critères littéraires du moine se trouve le concept d'*elegantia* : il est un des mots cardinaux de l'esthétique cicéronienne, à laquelle Jérôme professe une fidélité indéfectible<sup>195</sup>. Dans son cas, les leçons de l'Arpinate sont reproduites et exaltées sans modération. Le moine se montre donc plus "antiquaire" que l'évêque ! Le paradoxe apparent provient de ce que le philologue, même sacré, se doit de réagir autrement que ne le fait le pasteur. Ainsi, la communauté des sources n'interdit pas l'originalité des interprétations.

Isidore de Séville ne fut pas, comme on l'a longtemps cru, un compilateur servile des modèles antiques et tardifs<sup>196</sup>. Ses considérations sur les notions de latinité, d'enseignement, de correction de la langue, doivent certes beaucoup aux leçons des maîtres classiques et de ses prédécesseurs immédiats. Mais elles ont été repensées et "réécrites" dans un ensemble cohérent, d'où nous pouvons tirer des conclusions précieuses sur l'état de la communication verticale dans l'Espagne de son temps. Sa définition et sa description des fonctions du *lector* reprennent de nombreuses indications qui remontent à l'Antiquité, des temps hellénistiques à Quintilien. Cela n'empêche pas d'y découvrir et d'en extraire un tableau précis des conditions réelles dans lesquelles s'établissait la communication par l'intermédiaire de cette instance<sup>197</sup>. Quand Isidore s'attache à définir la notion de langue vivante, il est, certes, fidèle à Augustin<sup>198</sup>. Mais son énumération se borne au grec et au latin, en laissant de côté l'hébreu (cité par Augustin)<sup>199</sup> sans que les raisons de cette réduction soient claires<sup>200</sup>. Sa classification de la latinité en quatre degrés chronologiquement différenciés montre qu'il s'est

---

194. Nous avons esquissé ce travail dans *Jérôme et l'elegantia d'après le De optimo genere interpretandi*, in *Jérôme entre l'Orient et l'Occident* (éd. Y.M. DUVAL), Paris, 1988, p. 305-322.

195. Les travaux d'érudition moderne n'ont à notre avis pas épuisé le sujet (M. TESTARD ; H. HAGENDAHL, etc..., cités *infra*, chap. II).

196. Comme l'a démontré la thèse de J. FONTAINE ; et comme le confirme le chapitre de M. REYDELLET, *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, Paris, 1981, consacré à Isidore, p. 505, sous le titre significatif de *Tradition et nouveauté*.

197. Nous renvoyons à notre étude sur le *lector*.

198. Cf. *infra*, chap. IV, p. 000.

199. Sur l'énumération d'Augustin, cf. *infra* chap. II, p. 000.

200. ISID., *Etym.*, 9, 10. Cf. *infra*, chap. IV, p. 000. S'agit-il d'une censure polémique de l'hébreu ? De toute façon, l'écart par rapport à la source est certain.

inspiré de sources qui nous ont échappé ; mais le fait même qu'il les ait préférées à d'autres, plus banales, qui nous sont parvenues, est à soi seul révélateur. De ces sources il a extrait la si intéressante expression *lingua mixta* qu'il a mise en valeur.

Descendons encore le cours du temps. Alcuin fit-il oeuvre originale par rapport à ses sources<sup>201</sup>? Il faut, pour répondre à cette question, le lire en tenant compte des changements intervenus depuis les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. Ses modèles sont désormais Grégoire, Isidore, Cassiodore, dont les écrits ont alors vieilli de près de deux cents ans - sans pour autant omettre Bède, son maître intellectuel et son principal médiateur culturel. Or, sans se détourner de cet héritage, Alcuin retourne avec force et conviction à des définitions et à des critères littéraires sortis directement des *grammatici* et des *rhetoires* antiques. Tous les préceptes concernant la pureté du langage reprennent vie chez lui, sans tenir compte des longues et profondes adaptations et inflexions que lui avaient fait subir successivement les Pères des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. Par conséquent, même lorsqu'Alcuin copie à la lettre les auteurs dont il s'inspire, sa fidélité obstinée à ces sources normatives doit enrichir notre dossier.

*Pour une analyse en contexte : le cas de Romana lingua*

Une telle manière de lire les *loci communes* et de comprendre le traitement des sources repose en dernière analyse sur la prise en compte des facteurs proprement historiques. Même répétés sans grand changement visible, les mots changent de sens, parce qu'ils ne s'intègrent plus au même cadre mental, à la même culture, à la même histoire. Inversement, les décalages sémantiques, la nouveauté des réseaux de significations qu'ils instituent, la transformation de leurs rapports avec la tradition culturelle, conduisent à modifier et à renouveler les conceptions qu'il nous est donné d'avoir sur telle ou telle période. Résumons-nous en un postulat : il existe toujours un rapport, direct ou indirect, proportionné ou démesuré, par présence ou par absence, en quelque sorte homologique, entre la situation mentale, culturelle et linguistique d'une époque et sa structure sociale, institutionnelle, et humaine<sup>202</sup>. Les mots qui décrivent la communication sont de toutes les manières les enfants de celle-ci.

C'est pourquoi il devrait être possible de ne pas laisser échapper des témoins sûrs et, au contraire, de ne pas être trop souvent la victime des faux témoins, dont il nous appartiendra cependant de nous

---

201 - Cf. *infra*, chap. VI, p. 508. L'originalité d'Alcuin a été étudiée par M. ROGER, *L'enseignement et les lettres latines*, p. 440 - 445.

202. Les minutieuses études historiques récentes fondées sur une lecture du vocabulaire tardif et prémédiéval des textes latins de notre période renouvellent actuellement notre connaissance de celle-ci, depuis les études de J. FLECKENSTEIN (citées *infra*, ch. VI, n. 1), de M. HEINZELMANN (ch. V, n. 2) et de K.F. WERNER (ch. VI, n. 92). En dernière analyse, ce renouvellement repose sur une vision différenciée du rapport entre les mots transmis et la réalité historique qu'ils révèlent.



défier. L'exemple le plus instructif est celui de l'expression *Romana lingua* : elle a souvent induit les philologues à comprendre en un sens tout moderniste de "langue romane" ses occurrences dans des textes du Haut Moyen Age, alors que sa signification initiale - depuis Varron - a été "langue de Rome", autrement dit, "langue latine". Une étude brève, mais décisive, a permis d'exclure que le sens moderne soit apparu avant le IX<sup>e</sup> siècle<sup>203</sup>. Or, avant 1921, date de cette mise au point, combien la recherche a-t-elle pâti de ce vocabulaire incertain qui permettait à chaque chercheur de lire sous les termes de *Romana lingua* le sens qui convenait à ses convictions!

#### *Cas de idioma uestrae linguae*

Cette confusion avait abouti au début de ce siècle à la découverte en Italie lombarde de prétendus *testimonia* sur l'apparition de la langue italienne<sup>204</sup>. Sans rouvrir tout le dossier, rappelons, du simple point de vue méthodologique, quelques données. Toute l'invention reposait sur l'interprétation d'une phrase dans laquelle l'Irlandais saint Colomban, au fil d'une lettre adressée en 613 au pape Boniface IV, expliquait le sens de son nom en ces termes : *Columba latine, potius tamen uestrae idiomate linguae*<sup>205</sup>. L'auteur en concluait "que le mot existait en latin, mais aussi dans l'idiome, c'est-à-dire dans le parler vulgaire d'Italie". En réalité, le passage requiert une autre lecture, qui tienne compte des contextes religieux et linguistique. Le fondateur de Bobbio<sup>206</sup> réclamait du pape une prise de position ferme et officielle contre l'arianisme<sup>207</sup>. Cette demande supposait quelque superbe de la part de son auteur ; Colomban en avait conscience ; il multiplie donc ses déclarations d'allégeance et d'obéissance à l'égard de Rome et de son évêque en rappelant que "c'est à Rome que se trouve depuis toujours la colonne fermée de l'Eglise<sup>208</sup>".

Avant de passer à ses conclusions, il déclare alors : "accordez-moi, je vous le demande - aujourd'hui comme hier -, votre indulgence,

---

203. H.F. MULLER, *On the Use of the Expression Romana Lingua*.

204. F. NOVATI, *Due vetustissime testimonianze dell'esistenza del volgare. L'epistola di s. Columba a Bonifacio IV (613)*, in *Rend. Inst. Lomb.*, série 2a, t. 33, 1900, p. 980-983. Cette invention est répétée par B. MIGLIORINI, *Storia*, p. 59.

205. Le texte de la lettre est dans les MGH, *Ep. mer. et kar. aeui*, t. 1, p. 176.

206. Sur Colomban, M. ROGER, *L'enseignement*, p. 230-232 ; P. RICHE, *Education et culture*, p. 380 sqq.

207. L'invasion lombarde avait provoqué une certaine aggravation du problème ; la conversion du roi au catholicisme en 607 était récente : cf. L. MUSSET, *Les invasions, Les vagues germaniques*, Paris, 1965, p. 145.

208. "Vos prope caelestes estis et Roma orbis terrarum caput est ecclesiarum... ego enim credo semper columnam ecclesiae firmam esse in Roma (*ib.*, p. 177)".

à moi dont l'action est lente, parce que je fais plus de place à la parole qu'au geste, moi qui ai reçu le nom de Jonas en hébreu, de Péristéra en grec et de Colomban en latin, ou, plus exactement, selon une expression qui appartient à votre langue<sup>209</sup>".

Le style de Colomban est contourné et sa phrase peu claire. Mais il est exclu qu'on puisse y voir un témoignage sur l'apparition du *volgare*. Tout au contraire, Colomban se laisse aller au plaisir - bien irlandais<sup>210</sup> - de la glose complexe, en reprenant l'adverbe *latine* ; il le développe et précise en indiquant que, tout comme le siège géographique de l'Eglise est à Rome, le territoire naturel de la langue latine est l'Italie. Le pape est donc le détenteur légitime de cette langue (*uestrae*)<sup>211</sup>. L'erreur du commentateur a pu précisément provenir d'un faux-sens sur *uestrae* : Colomban opposait non pas la parole savante (*latine*) à la parole vulgaire (l'Italien), mais la parole d'Italie (le latin) à celle de son île natale (le vieil irlandais)<sup>212</sup>. Le mot *idioma*, qu'il emploie<sup>213</sup>, est attesté dès Jérôme et précisément dans des textes où ce dernier s'est occupé des techniques de traduction du grec en latin<sup>214</sup> ; il y est synonyme de *proprietas*, et oriente vers le sens de "génie de la langue". Colomban fut peut-être sensible à ces finesses, mais son propos réel est de couronner son érudition onomastique par un terme qui sonne grec. Les

---

209. "Sed talia suadenti, utpote torpenti actu ac dicenti potius quam facienti mihi Ionae hebraice, Peristerae graece, Columbae latine, potius tantum uestrae idiomate linguae nuncupato, licet prisco utar hebraeo nomine, cuius et pene naufragium subiui, ueniam quaeso...". Le moine explique alors qu'il a eu la surprise en arrivant en Italie de rencontrer des Nestoriens.

210. Sur les goûts esthétiques et les habitudes culturelles et littéraires de Colomban, cf. A. QUACQUARELLI, *La prosa d'arte di s. Colombano*, in *Vet. Christ.*, t. 3, 1966, p. 5-24 (mais nous avons du mal à croire que Colomban préfère le *genus dicendi simplex*, comme le voudrait cet auteur) et J.W. SMITH, *Study in the language and style of Colomban the Younger* (qui étudie les grecismes irlandais de son vocabulaire), Amsterdam, 1971.

211. Il y a d'intéressants rapprochements à faire avec la lettre adressée en 865 par le pape Nicolas Ier à l'empereur de Constantinople Michel (MGH, *Ep. kar. aeui*, t. 4, p. 459). Cf l'Annexe 3.

212. Sur le vieil irlandais, cf., outre PH. WOLFF, *Les origines linguistiques*, p. 27 sqq. et S. POP, *La dialectologie*, p. 925 sqq., R. THURNEYSSEN, *A Grammar of Old Irish*, Dublin, 1946 ; sur le contexte ethnographique irlandais, J. HUBERT, *Les Celtes et l'expansion celtique* (2), 2 vol., Paris, 1974, t. 1, p. 195 sqq. et t. 2, p. 177 sqq.

213. Le sens de "langue, idiome" est tardif, puisque la signification classique était "spécificité, particularité", comme le rappelle M. BARATIN, *Naissance*, p. 343.

214. Nous en avons relevé quelques occurrences significatives dans notre étude, *Jérôme et l'elegantia*. Son emploi hiéronymien en fait un simple synonyme de *lingua*.

textes que la même étude cite ensuite, et qui portent sur les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles italiens, méritent sans doute une autre interprétation<sup>215</sup>. Mais c'est un anachronisme que de placer le VI<sup>e</sup> siècle sur le même plan, du strict point de vue de la communication. De tels faux-sens ont certainement trouvé leur origine dans le sens erroné attribué à *Romana lingua*<sup>216</sup>. L'inventeur du document avait cette notion en tête. Il a pu ainsi reporter sur le VI<sup>e</sup> siècle une terminologie et une prise de conscience plus tardives de deux cents ans.

#### *Autres exemples*

D'autres exemples seraient possibles. Nous analyserons plus loin le cas de la *Vita Mommelini*, qui offre un cas d'anachronisme encore plus intéressant<sup>217</sup>. Car c'est le rédacteur carolingien de la fin du IX<sup>e</sup> siècle qui, en récrivant une *Vie* mérovingienne, y a introduit la conscience d'un trilinguisme (roman/ latin / germanique) dont la réalité est largement postérieure aux dates de la biographie. Ces précautions ne seront pas de trop, même lorsque le seuil linguistique de 800 aura été franchi. Car la manière dont les lettrés mozarabes qualifient encore la langue parlée populaire demande à être scrutée prudemment, tant les mots y peuvent être ambigus<sup>218</sup>. La situation paraît encore plus obscure en Italie, où les dénominations du latin et de l'italien ne seront pas clairement antinomiques avant le X<sup>e</sup> siècle<sup>219</sup>.

Souligner la nécessité d'une analyse qui tienne compte avec soin du contexte culturel et du cadre historique n'est donc pas une règle purement formelle. Tout se passe en effet comme si des seuils critiques apparaissaient dans le cours de ces siècles en des domaines divers (histoire politique, agronomique, sociale...). La place de

---

215. F. NOVATI, *Due vetustissime*, cite des *testimonia* d'Agnellus de Ravenne, dont l'analyse sera instructive, et sans doute plus délicate que ne le suggérerait le savant.

216. Cela rend compte de l'intérêt d'enquêtes lexicales étendues comme celle de H.G. KOLL, *Lingua latina, lingua romanica und die Bezeichnungen für die romanischen Vulgärsprachen*, in *Estudis romànics*, t. 6, 1957-58, p. 95-164 et B. MULLER, *Zum Fortleben von Latinu und seinen Verwandten in der Romania*, in *ZRPh*, t. 79, 1983, p. 38-73.

217. Cf. *infra*, chap. V, p. 000

218. Cf. *infra*, chap. VIII, p. 000. Un exemple frappant de ces obscurités est donné par l'interprétation qu'offre R. Wright, *Late latin*, p. 158, de la célèbre lettre où Alvare de Cordoue déplore l'oubli de leur propre langue par les latins (*linguam propriam non aduertunt latini*, cf. *infra*, p. 000) : l'auteur comprend qu'il s'agit du dialecte mozarabe (et y découvre un ancêtre du mot espagnol *latinado* !). Tout le contexte démontre qu'il s'agit du latin littéraire, comme dans le cas de la "pourpre latine" dont parlait Sidoine (*ep.* 2, 10, 1).

219. C'est ce qu'enseigne DAG NORBERG, *Syntaktische*, p. 23 et *Le développement du latin en Italie* (conclusion). Nous avons poussé l'analyse de quelques points débattus, *infra*, Annexe 3.

nos textes et de nos auteurs au sein de ces marées de l'Histoire devrait fournir des balises dans notre recherche aux traversées parfois difficiles. Le cas le plus frappant est peut-être celui de l'Espagne mozarabe où la lecture des *testimonia* repose très largement sur l'idée que l'on se fait des rapports de force entre les deux religions, chrétienne et musulmane, entre les deux cultures, islamique et latine, et partant entre les deux langues écrites en présence. Les mérites des documents mozarabes auront aussi à être mesurés à cette aune<sup>220</sup>.

### *Qualité des documents : arguments positifs*

Les analyses menées à partir de ces documents nous conduisent à nous interroger sur la qualité des arguments recueillis. Quelques dépouillements nous ont offert un cadre de classement. A la question : "à quelle époque le latin a-t-il cessé d'être langue de communication générale ?", on rencontrera des réponses fondées sur des arguments soit positifs, soit négatifs. La première catégorie se distribue en trois. Tout d'abord, avec les réserves qu'ils imposent, les arguments *a silentio*. En l'absence de toute indication contraire, on conviendra que les présomptions sont fortes pour que le latin soit demeuré langue de communication générale. On l'admettra notamment pour une partie de la Bretagne du V<sup>e</sup> siècle<sup>221</sup> ; pour l'Espagne de la période 650-750, peut-être même un peu plus tard<sup>222</sup> ; pour la Gaule du Sud au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>223</sup> ; pour l'Italie au IX<sup>e</sup> siècle<sup>224</sup>. Les arguments positifs directs proviennent d'indications explicites, telles que nous les rencontrons dans les homélies de Césaire d'Arles<sup>225</sup> ou dans les *Vies*

---

220. Cf. *infra*, chap. VIII.

221. Malgré l'évacuation des forces romaines, l'île n'a pu se déromaniser d'un seul coup : L. MUSSET, *Les invasions*, p. 154 sqq. On trouve une description intéressante du latin de la Bretagne dans E. CAMPANILE, *Valutazione del latino di Britannia*, in *SSL*, t. 9, 1969, p. 87-110. L'état le plus récent de cette difficile question vient d'être dressé par le livre de F. KERLOUEGAN, *Le De excidio Britanniae de Gildas. Les destinées de la culture latine dans l'île de Bretagne au VI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1987.

222. La chronique mozarabe de 754 révèle une situation linguistique très analogue à celle que présente l'historien appelé Frédégaire.

223. ... ainsi que pour la Catalogne : ces dates dépendent en effet des canons conciliaires du début du siècle suivant. Nous étudions cet aspect dans *Naissance et conscience de la langue d'oc*, in *Actes du congrès de Barcelone* (CNRS et Institut d'Etudes Catalanes, Juillet 1987) sur le thème: *Loin du roi ? Pouvoirs et sociétés dans le Midi* (Millénaire capétien).

224. Cf. *infra*, Annexe 3.

225. Quelques éléments d'analyse en ce sens chez DAG NORBERG, *Manuel pratique*, p. 93 ; P. RICHE, *Education et culture*, p. 131 sqq.; dans

mérovingiennes du VII<sup>e</sup> siècle<sup>226</sup>. Les arguments indirects surgissent de précisions qui conduisent à des conclusions assurées : tel est le cas des "dialogues avec la foule" d'Augustin<sup>227</sup>, des remarques incluses par Grégoire le Grand dans ses *Homélies sur l'Évangile*<sup>228</sup>, ou encore des observations d'Isidore sur les langues parlées naturelles<sup>229</sup>. La majeure partie de nos arguments appartiennent à ce type. Ils reposent sur une exploitation raisonnable du document d'où l'on peut tirer une argumentation qui fasse appel à une chaîne logique ; la longueur en est réduite, ce qui constitue une garantie de sa solidité.

### *Arguments négatifs*

Les arguments négatifs obéissent aux mêmes critères ternaires. Le silence des documents, passée certaine limite chronologique, doit tout de même être interprété comme indice d'un état de fait. Le cas le plus typique est celui d'Hincmar de Reims<sup>230</sup>. Rien n'indique dans ses textes que l'archevêque ait jugé le public des fidèles coupé de la tradition latine. Mais nous sommes à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, en Gaule du Nord : les mutations de la fin du VIII<sup>e</sup> et du début du IX<sup>e</sup> y ont provoqué une rupture irréversible qu'il serait peu raisonnable de sous-estimer<sup>231</sup>. Le plus éclatant "argument négatif direct" que nous possédions est représenté par le canon 17 du concile tenu à Tours en 813<sup>232</sup> : il est rare de posséder un document si explicitement instructif, malgré les discussions auxquelles il a donné lieu. Le préambule donné par Nithard à son édition des textes des serments échangés à Strasbourg en 842 est un autre bel exemple<sup>233</sup>. Quelques

---

l'introduction générale de M.J. DELAGE à son édition des sermons (coll. SC, n° 175, t. 1) et E. Clerici, *Il sermo humilis di Cesario di Arles*, in *Rendiconti dell' inst. lomb., Lettere*, t. 105, 1971, p. 339-364.

226. Cf. *infra*, chap. V.

227. Selon la formule d'A. MANDOUZE ; cf. *infra*, chap. II, p. 80. Le même type d'approche sociolinguistique serait tout aussi pertinent à propos d'Ambroise : il suffit de le suivre dans les épisodes successifs de son épiscopat ; cf. en particulier G. NAUROY, *Le fouet et le miel. Le combat d'Ambroise en 386 contre l'Arianisme milanais*, in *Rech. Aug.*, t. 23, 1988, p. 3-86.

228. Cf. *infra*, chap. III, p. 000.

229. Cf. *infra*, chap. IV, p. 000.

230. Sur ces *testimonia*, J. DEVISSE, *Hincmar, archevêque de Reims*, 3 vol., Genève, 1976, p. 334-335 et 1067-1068.

231. Nous ne suivons donc pas là les hypothèses de G. Sanders, ni de P. Zumthor.

232. Cf. *infra*, chap. VII, p. 000.

233. NITHARD, *Histoire des fils de Louis le Pieux* (éd. PH. LAUER, Paris, 1926), 3, 5. L'insertion du lemme *romana lingua* et sa signification

autres nous sont venus d'Italie, en 915 et 999<sup>234</sup>, mais leur interprétation requiert des analyses spécifiques<sup>235</sup>.

Parmi les arguments négatifs indirects, qui sont très variés, certains sont d'interprétation sûre et n'offrent guère d'ambiguïtés : l'apparition des premières *scriptae* catalanes, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, est l'indice sûr que la communication est rompue. Les serments - si brefs soient-ils - rédigés en italien à Capoue, au milieu du X<sup>e</sup> siècle sont de même nature<sup>236</sup>, ainsi que les gloses de san Millán de la Cogolla pour l'espagnol<sup>237</sup>. D'autres sont plus obscurs : quel statut accorder à la parodie de la loi salique rédigée à Tours dans le troisième quart du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>238</sup> ? A la fameuse devinette composée à Vérone vers 800<sup>239</sup> ? Les gloses dites de Reichenau indiquent-elles une véritable conscience linguistique romane<sup>240</sup> ? Enfin, des déductions successives sont parfois nécessaires pour déceler l'exténuation du latin comme langue de communication générale. Seule une analyse de la logique interne et de l'organisation générale des *testimonia* laissés par Euloge et Alvare de Cordoue permet de conclure sur la situation linguistique réelle de la communauté mozarabe de Cordoue<sup>241</sup>.

---

(en opposition à *teudisca lingua*) méritent une étude.

234. Ils sont cités par DAG NORBERG, *Syntaktische*, p. 23 (lui-même d'après F. DIEZ, qui, à son tour, remonte à F. OZANAM !).

235. Cf. *infra*, Annexe 3.

236. Les textes italiens et catalans sont partiellement reproduits dans P. BEC, *MPhR*, t. 1, p. 25-26 et 469-470. Pour l'italien, cf. *infra*, Annexe 4.

237. Elles ont été reproduites et commentées par V. Väänänen dans son *Introduction au latin vulgaire*, p. 258-259. C'est le lieu de souligner qu'il y a quelque goût du paradoxe dans le fait de repousser l'"invention du latin médiéval" au-delà du XI<sup>e</sup> siècle en Espagne, comme le voudrait R. WRIGHT, *Late latin*, p. 186-187 (notamment) ; cette thèse le conduit à sous-estimer la signification linguistique des gloses émiliennes, et, logiquement, à proposer de les postdater, etc... Elles sont une réalité qui, à notre sens, rend indéfendable une affirmation comme : "There are no evidence that Latin and Romance are conceptually distinct. They are not occasion of the 'birth of Spanish' ". Nous préférons suivre Dag Norberg dont la formulation est plus heureuse : il y eut maintien de liens étroits entre le latin et le proto-roman jusqu'en l'an 800 en Gaule, plus longtemps en Espagne ; mais l'identification linguistique était accomplie (*Manuel*, p. 7, p. 42).

238. Cf. *infra*, chap. V, p. 000.

239. Étudiée notamment par A. Castellani, *I più antichi testi italiani. Edizione e commento*, Bologne, 1973, p. 12-30.

240. Cf. H.W. KLEIN, *Die Reichenauer Glossen, I, Einleitung, Text, vollständige Index und Konkordanzen*, Munich, 1968.

241. Cf. *infra*, chap. VIII.

Quelques disparités, on le voit, séparent les différents ordres d'arguments. La catégorie a) (positifs) est assurément plus riche en arguments positifs indirects que directs, alors que l'inverse est vrai de la catégorie b) (négatifs). Cette constatation est intéressante dans la mesure où elle révèle que l'attention des lettrés responsables s'est déterminée en fonction des difficultés et non des commodités. Il était effectivement logique de prêter une attention explicite directe aux ruptures plus qu'aux continuités, car il y eut urgence. Cette dissymétrie correspond donc, en fait, à un équilibre harmonieux entre les problèmes et l'attention qui leur fut respectivement portée.

### *Limites et frontières de l'étude*

Nous n'avons pas pu traiter en détail, dans le cadre du présent travail, chacun des *testimonia* auxquels nous avons fait référence dans cette introduction : elle définit un plan et une méthode de recherches qui nous semblent dépasser largement le *corpus* mis en oeuvre ici. Nous ne nous sommes pas non plus astreint à présenter les documents dans l'ordre ou selon la qualité des arguments qu'ils contiennent, afin de ne pas trop déchirer le tissu chronologique de notre enquête, et nous avons réservé un classement de ce genre aux résultats exposés dans le chapitre de conclusion.

Notre itinéraire est naturellement parti d'Augustin<sup>242</sup>, dont la théorie et la pratique ont produit une vaste moisson de *testimonia*, riches d'enseignements. A partir de ceux-ci, il a été possible de définir une situation générale typique d'un état social, culturel et linguistique où la communication latine était pleine de vie et de vigueur. Ce chapitre augustiniens constitue à la fois une première application des principes énoncés dans cette introduction et un protreptique à l'histoire littéraire de ce mouvement profond, qui fait glisser peu à peu la latinité hors du cercle le plus large à l'intérieur duquel la société de ces temps communiquait. Le VI<sup>e</sup> siècle sera représenté par l'Italie, et par un autre maître de la pastorale, Grégoire le Grand, héritier spirituel direct d'Augustin et fondateur de la prédication médiévale<sup>243</sup>. Le VII<sup>e</sup> par l'Espagne et par le savant Isidore, plus au fait de la vie du langage qu'il n'y paraît d'abord<sup>244</sup>. Nous devons ensuite considérer la valeur des documents que nous a offerts la Gaule, à la charnière historique entre temps mérovingiens et carolingiens<sup>245</sup>. Puis nous apparaîtront Alcuin et la Renaissance de son époque, riche à la fois de renouveaux et de ruptures de toutes sortes<sup>246</sup>. Nous retournerons finalement en Espagne pour y suivre, au

---

242. Cf. *infra*, chap. II.

243. Cf. *infra*, chap. III.

244. Cf. *infra*, chap. IV.

245. Cf. *infra*, chap. V.

246. Cf. *infra*, chap. VI et VII.

milieu du IX<sup>e</sup> siècle, les pistes difficiles que tracèrent, en matière de défense de la latinité, les "résistants" mozarabes Alvare et Euloge, et nous intéresser à la figure moins célèbre de l'abbé Samson<sup>247</sup>.

Chemin faisant, nous aurons franchi une frontière historique et linguistique. Car la réponse à la question initiale est à chercher en ces VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, sauf peut-être dans le cas de l'Italie. Mais les *testimonia* qui apparaissent aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles dans la péninsule réclament, à notre avis, une recherche que nous n'avons ici qu'amorcée<sup>248</sup>. Nous tenterons, en fin de compte, d'établir deux chronologies : déterminer, en premier lieu, quand sont réellement apparus les premiers signes d'une rupture définitive dans la communication verticale latine ; tirer, en second lieu, les conclusions linguistiques qui s'imposeront pour concilier les enseignements de la philologie latine et de la philologie romane avec cette chronologie. Il devrait en résulter un essai de chronologie du changement linguistique qui a conduit les locuteurs illettrés, du latin parlé tardif aux protoromans<sup>249</sup>.

---

247. *Ib.*, chap. VIII.

248. Cf. *infra*, Annexe 3.

249. Cf. *infra*, chap. IX.